

L'ACTION NATIONALE



L'ACTION NATIONALE	<i>Notre nouveau directeur . . .</i>	3
André LAURENDEAU	<i>L'Actualité</i>	5
Emile BAAS	<i>Introduction à la thèse de Rosenberg</i>	14
L'ACTION NATIONALE	<i>Lendemain de congrès</i>	31
Auguste BENOIT	<i>Les deux bons principes du redressement national . . .</i>	36
Arthur LAURENDEAU	<i>Olivar Asselin</i>	55
LE GUET	<i>Voix de la jeunesse</i>	61
Jean-Robert BONNIER	<i>La Cendrillon de l'éducation</i>	65
Berthelot BRUNET	<i>Chapelles non désaffectées .</i>	75
***	<i>Notes bibliographiques</i>	83
A. L.	<i>En deux mots</i>	88



REVUE MENSUELLE

Volume X • Numéro 1

•• SEPTEMBRE 1937 ••

Direction: 3472, rue Hutchison

Administration: 3516, Av. de Lorimier

••• Montréal •••

Les produits de l'érable CITADELLE sont les plus doux produits que la nature puisse donner à l'homme.

Si votre épicier n'a pas en mains ces produits, écrivez à:—

Les PRODUCTEURS de SUCRE d'ÉRABLE

DE QUÉBEC

Bureau-chef — 5 avenue BEGIN, LEVIS

Entrepôt — PLESSISVILLE, Cté Mégantic

L'Action nationale, publiée par la **Ligue d'Action nationale**, est un organe de pensée et d'action au service des traditions et des institutions religieuses et nationales de l'élément français en Amérique. Elle paraît tous les mois, sauf en juillet et en août.

Les directeurs de la **Ligue** sont: MM. Esdras Minville, président; Hermas Bastien, secrétaire; Pierre Homier, l'abbé Lionel Groulx, Eugène L'Heureux, Olivier Maurault, P.S.S., Anatole Vanier, l'abbé Albert Tessier, Arthur Laurendeau, René Chalout, Albert Rioux, Dr Philippe Hamel, Léopold Richer, Dominique Beaudin, André Laurendeau, Maximilien Caron, Dr Antonio Barbeau.

Directeur de la Revue: André Laurendeau.

3472 rue Hutchison, Montréal

Le directeur de la revue, M. André Laurendeau, reçoit sur rendez-vous. Téléphone: ELwood 6777.

**Administration: 3516 avenue de Lorimier,
case postale no 1524 Place d'Armes**

L'abonnement est de \$2.00 par année.
Tous droits réservés — Ottawa 1933.

Contre le Communisme

TRACTS français de propagande

L'activité des communistes qui répandent partout leurs publications: tracts, feuillets, journaux, brochures, nous fait un devoir d'opposer à cette diffusion organisée de l'erreur celle de la vérité.

Nous avons fait venir de France et de Belgique plusieurs tracts que nous demandons à nos amis de répandre dans leurs milieux, ceux surtout qui sont travaillés par la propagande travailliste.

- 1) **L'esclave rouge** — (Le communisme c'est le triomphe du fort sur le faible).
- 2) **Jeunesse nouvelle** — (Education soviétique).
- 3) **La vie en Russie** — (Le témoignage de sir Walter Citrine)

8 pour 10 sous, 75 sous le cent franco



L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

1961, rue Rachel est, Montréal

Pour votre santé —

Mangez tous les jours 2 ou 3 carrés

LEVURE
LALLEMAND
Fraîche

Les médecins recommandent la levure **fraîche**. La Levure **fraîche** Lallemand est très riche en vitamines B, G et D. Sa haute qualité et sa pureté sont assurées par les années d'expérience de la maison Lallemand. En vente chez les épiciers et les pharmaciens.

PROTÉGEZ VOS VALEURS



Vous ne savez jamais quand les voleurs pénétreront chez vous pour s'emparer d'objets précieux ... ou quand vous serez victime du feu soit chez vous, soit au bureau.

Vous ignorez également si vous ne perdrez pas, tôt ou tard, un document précieux dont vous aurez besoin précisément au moment où vous l'aurez perdu.

La seule façon de s'assurer que ces valeurs sont en sûreté, c'est de les déposer dans un coffret.

Demandez les prix de location à l'un ou l'autre de nos gérants.

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Lisez

“LE DEVOIR”

LE JOURNAL DES GENS QUI PENSENT

LA COMPAGNIE

F.-X. DROLET

Ingénieurs — Mécaniciens — Fondeurs

Spécialités:

ASCENSEURS MODERNES DE TOUS GENRES
SOUDURES ÉLECTRIQUES ET AUTOGÈNES, ETC.

206, RUE DU PONT - - - - - QUÉBEC

- LAIT & CRÈME pasteurisés
- LAIT & CRÈME acidulés
- LAIT & CRÈME homogénéisés
- YOGHOURT naturel ou cerise
- FROMAGES “ORBIS”
- LAIT CHOCOLAT “MILACO”

LAITERIE CANADIENNE

Groupe de laitiers indépendants

LIMITÉE

6740, rue de Gaspé

Tél. CR. 7878

MONTREAL

Paraîtra en octobre

XV^{ème} Semaine Sociale du Canada

SAINT-HYACINTHE — 1937

•

LA COOPÉRATION

Compte rendu des cours et conférences

Volume de près de 400 pages

\$1.50; franco \$1.65

•

Secrétariat des Semaines sociales

1961, rue Rachel Est, Montréal

L'ACTION

NATIONALE

REVUE MENSUELLE

•
VOLUME X
•

Directeur: André LAURENDEAU

LIGUE D'ACTION NATIONALE
3472, rue Hutchison
MONTREAL

Cinquième année

2^e semestre 1937

Notre nouveau directeur

L'Action nationale est heureuse d'annoncer à ses lecteurs la nomination de M. André Laurendeau comme directeur de la revue.

Est-il besoin de présenter ce jeune Canadien français ? Tous ici le connaissent et ont lu avec intérêt ses articles. Rappelons simplement les brèves étapes de sa vie toute de préparation au rôle qu'il assume aujourd'hui.

Après ses études classiques au collège Sainte-Marie, M. André Laurendeau s'inscrit à la faculté des Lettres de l'Université de Montréal où il suivit, entre autres, les cours d'histoire du Canada de l'abbé Lionel Groulx. La pensée du maître devait laisser sur l'âme de son élève une forte empreinte.

C'est à cette époque que naquirent les Jeune-Canada. Membre du groupe fondateur, M. Laurendeau en devint bientôt l'animateur. Tout Montréal, nous pourrions dire tout le Québec, se rappelle ses vigoureux discours, imprégnés d'un patriotisme ardent qui fit vibrer l'âme de la nation, mais où la raison maintint toujours ses droits.

Désireux d'acquérir une formation plus complète encore, notre nouveau directeur n'hésita pas à suspendre une action qu'il aimait et qui s'avérait féconde, pour consacrer deux pleines années à des études philosophiques et sociales.

C'est à Paris, auprès des maîtres de la pensée catholique et française, qu'il s'adonna à ce bienfaisant-labeur. Ce stage permit à M. Laurendeau non seulement de perfectionner ses connaissances, mais de prendre contact avec de hautes personnalités, de pénétrer dans des groupes de valeur, de poursuivre même en différents pays d'Europe une enquête humaine des plus instructives.

Ainsi armé, fort de son nationalisme sain et encore plus d'un catholicisme éclairé et vivant, doué d'une jeunesse pleine d'allant mais qu'ont déjà mûrie les études et les voyages, M. André Laurendeau accède à la direction de l'Action nationale en une période particulièrement difficile où notre nationalité a besoin de guides sûrs, de chefs éclairés et dévoués.

Nous voulons rendre hommage à son père, M. Arthur Laurendeau, pour le dévouement inlassable qu'il a manifesté durant les trois années de sa direction. Nos lecteurs ont apprécié la vigueur de sa plume, la plénitude et le désintéressement de sa pensée, de même que la qualité des collaborateurs dont il a su s'entourer. Nous le remercions du fond du cœur, au nom de tous nos amis, et nous sommes heureux d'annoncer à ceux-ci que sa collaboration à la Revue demeurera très active.

Les conseils des directeurs de la Ligue d'Action nationale, l'expérience de son père, les sympathies que nos lecteurs entretiennent à son égard aideront le nouveau directeur de l'Action nationale à déployer utilement ses talents et sa culture au service de notre nationalité.

L'ACTION NATIONALE

L'actualité

Dans cette nouvelle chronique, nos collaborateurs commenteront chaque mois les faits d'ordre social, économique ou politique, scientifique ou littéraire, qui auront retenu leur attention.

La Revue s'interdit formellement de prendre une position partisane. Quelle que soit la sympathie personnelle du rapporteur pour telle ou telle formation politique, il est entendu que cette sympathie ne s'exprimera point ici sur le mode électoral. Cela ne signifie pas que, pour des motifs d'ordre social ou national, nous nous retenions de juger les actes du Gouvernement ou de l'Opposition. L'Actualité d'aujourd'hui en témoignera.

L'ACTION NATIONALE

La grève du textile

Cette grève du textile a surgi comme un signe de contradiction. Douloureuse aventure qui obligeait à faire le plongeon, des principes "sûrs", des promesses électorales à la réalité. Quel plongeon!

L'atmosphère s'est heureusement détendue. Nous pouvons porter sur la grève, et davantage encore sur les courants d'idées auxquels elle a donné naissance, un jugement plus serein.

Les faits restent présents à toutes les mémoires. Personne — sauf les tenants du surcapitalisme — n'a songé à les nier.

Pour lutter contre la concurrence étrangère, les industries textiles du Canada obtiennent de l'État la protection d'un substantiel tarif douanier. Motif invoqué: permettre aux patrons de donner à leurs employés un salaire raisonnable.

Or ces compagnies — notamment la *Dominion Textile* —, à des époques où elles accumulent les surplus, imposent à leurs ouvriers les conditions de travail les plus inhumaines: hygiène déplorable, salaires insuffisants (des jeunes gens gagnent de 13 à 14 sous de l'heure, d'autres \$1.00 par semaine) etc. Qu'on relise à ce sujet, à défaut du Rapport de l'Enquête Turgeon, l'article de Georges Pelletier dans le *Devoir* du 13 août, ceux d'Eugène L'Heureux dans l'*Action catholique*¹, ceux de Camille L'Heureux et Charles Gauthier au *Droit*, la conférence de Philippe Hamel à la radio — 9 août —, ainsi que les confirmations de monsieur Duplessis à Knowlton. Quand ils réussissent à s'unir, les ouvriers protestent. Mais isolés, ils sont livrés à la toute-puissance de l'employeur, et l'État n'intervient pas.

Il y a un an et demi, des syndicats catholiques s'organisent. L'indignation des employés trouve enfin un moyen d'expression stable. On presse les syndicats d'agir. L'an dernier, les chefs ouvriers engagent des pourparlers avec les patrons de l'industrie textile. Les tractations n'aboutissent pas, et l'attitude du Gouvernement demeure ambiguë.

¹ La documentation fournie par *L'Action Catholique* nous semble la plus complète. Nous y référons.

Une arme reste: la grève. Celle-ci éclate. Elle se poursuit, à part de rares et explicables violences, dans l'ordre et la dignité. Grâce à l'intervention de Son Eminence, les adversaires en présence en viennent à un accord.

Ce règlement, laissons à l'avenir la responsabilité de le juger. Reportons-nous plutôt à une phase aiguë du drame, essayons de la revivre et d'en tirer les leçons dominantes.

Donc, la grève vient d'éclater.

Point n'est besoin d'arguties. Un principe en cause: la justice sociale. Un fait: celui de juste guerre. Nous avons vu le plus fort investir le terrain; mais voici que le vaincu d'hier se redresse, et deux armées s'affrontent. C'est le moment, pour l'État, d'intervenir. Qu'il joue son rôle d'arbitre, de gardien du Bien commun.

Griefs de l'honorable M. Duplessis

Négligeons les déclarations de l'honorable Ministre du Travail: cela vaudra mieux pour lui comme pour nous. Nous analyserons plutôt les affirmations de l'honorable Premier Ministre de la Province à Knowlton. Monsieur Duplessis y déclarait la grève "malheureuse", "injustifiable", et il s'attaquait aux chefs du syndicalisme chrétien. Nous nous y reporterons non seulement parce que celui qui s'y engageait est le chef politique du Québec, mais surtout parce qu'elles reflètent une mentalité trop commune encore à certains des nôtres.

La pensée de M. Duplessis n'est jamais facile à saisir. Il connaît l'art d'accorder d'une main ce qu'il refuse de l'autre, de repousser en fait ce qu'il concède en droit. Tacticien redoutable, il sait comment l'on élude les difficultés, et lors du conflit qui nous occupe, sa défense a surtout consisté à rappeler tout ce que son Gouvernement a fait pour les masses ouvrières depuis le peu de temps qu'il est au pouvoir. Sur le plan électoral, cette défense vaudrait peut-être, et nous ne songeons pas à discuter l'ensemble de son œuvre. Sur le plan social, elle demeure spécieuse. Il nous suffira, pour en montrer le néant, d'examiner un à un les griefs principaux de monsieur Duplessis contre la grève du textile. D'après le résumé du *Devoir* (l'un des plus objectifs), ceux-ci se ramenaient à trois :

1) Les ouvriers ont le droit, dans certains cas, de déclarer la grève. Mais "la grève dans l'industrie du coton est une grève malheureuse, une grève injustifiable, car ceux qui avaient attendu trente ans un gouvernement qui ne faisait rien, pouvaient attendre un mois un gouvernement qui fait tout".

2) De sorte que pour le Premier Ministre, une seule raison explique cette "situation déplorable" : les chefs ouvriers ont décrété la grève "pour garder leur position". Et une insinuation : "*Les gens de l'ancien régime*¹ n'aiment pas nos lois ; ils se disent : le gouvernement va être trop fort, il n'y aura pas moyen de le battre, NOUS allons organiser des grèves

¹ De même qu'au paragraphe prochain, c'est nous qui soulignons.

et faire croire que ces lois ne valent rien". Le syndicalisme catholique deviendrait ainsi une arme aux mains des adversaires *politiques* de l'Union nationale.

3) Les ouvriers obtiendront un salaire raisonnable. "Mais pas de sabotage, pas d'intimidation, pas d'accaparement de l'autorité. *Celui qui a reçu un mandat, ce n'est pas l'Internationale, ni les Syndicats, c'est celui qui vous parle et ses ministres*".

Défense du syndicalisme catholique

Revenons sur ces trois chefs d'accusation.

1) *Attendre*, conseillait Monsieur Duplessis.

Attendre ? C'est la réponse de tous les gouvernements bourgeois aux revendications ouvrières ; c'est le mot d'ordre qui explique toutes les défaillances canadiennes-françaises au fédéral. Attendre ? C'est ce que monsieur Taschereau proposait jadis aux Jeune-Canada et... à monsieur Duplessis lui-même.

Attendre ? Mais les abus attendent-ils ?

— Vous avez attendu trente ans, répondait le Premier ministre.

Les chefs ouvriers avaient la partie belle. M. Charpentier de rappeler les faits : "Les Syndicats du textile ne sont organisés que depuis un an et demi". Ils ne pouvaient tout de même pas intervenir quand ils n'existaient pas ! Ils n'ont rien fait pour régler leurs griefs avec le patronat ? — "Il y a six mois que nous faisons de fréquentes visites aux bureaux de la compagnie, place Victoria".

Attendre ? Nulle prescription juridique en faveur des iniquités sociales. Le mal a duré ? cela ne signifie pas qu'on doive le tolérer plus longtemps.

A moins que l'intervention des Syndicats n'ait été une manœuvre politique, un coup de main des Rouges contre le parti au pouvoir.

2) Or le problème n'est point d'ordre politique. On ne saurait l'étudier au travers de l'optique électorale. *La grève du textile ne fut point déclenchée contre l'Union nationale mais contre les patrons du textile.* Monsieur Duplessis aurait-il confondu Union nationale et *Dominion Textile* ?

Par ailleurs, un tel conflit ne pouvait se régler à coup de personnalités. A des chefs ouvriers qui luttent pour le pain quotidien de dix mille ouvriers, il ne sert de rien de répondre: vous soignez vos intérêts personnels. Nous maintenons qu'ils défendaient non seulement l'intérêt de leurs syndiqués, mais l'ordre de la société *et le principe du syndicalisme professionnel.*

3) C'est précisément à ce principe que, sans s'en rendre compte, M. Duplessis s'attaque en accusant les chefs des unions ouvrières d'"accaparer" l'autorité. On ne se doutait pas que dans "la catholique province de Québec" il fallût se battre encore pour faire reconnaître les droits pléniers du syndicalisme chrétien. On ne se doutait pas qu'après Pie XI et ses enseignements sur l'organisation corporative, on dût veiller à ce que ne soit point anéanti le sens d'une loi jadis "relative à l'extension juridique des conventions collectives

de travail"¹. On ne se doutait pas que le syndicalisme catholique, étape vers une réorganisation de la société, pût être dénoncé dans l'exercice d'un de ses devoirs essentiels au nom de l'autorité de l'État.

Monsieur Duplessis admet, en théorie, le droit de grève. Quant au contrat collectif de travail — enjeu principal de la grève — voici l'avis de l'abbé Leclercq dans ses récentes *Leçons de Droit naturel*: "Le contrat collectif de travail est revendiqué par tous [les catholiques sociaux] comme l'*effet essentiel de l'organisation syndicale*"². Le Premier ministre montre qu'il est de la génération des dépassés quand, au moins implicitement, il dispute aux Unions ouvrières une prérogative chèrement acquise. Que, pour célébrer une victoire qu'on appelait jadis "la victoire du peuple sur les trusts", il choisisse d'accabler le plus beau moment de revendication ouvrière que nous ayons vécu au Canada français, cela montre qu'il ne comprend rien au problème social du XXe siècle.

Bien entendu, l'état de conflit latent ou vif entre le capital et le travail, cette tension d'intérêts et de mystiques contradictoires ne sont point l'indice

¹ On se rappelle que monsieur Duplessis a changé le titre de la loi "relative à l'extension juridique des conventions collectives de travail" en loi "relative aux salaires des ouvriers", ce qui, commentait justement monsieur Charpentier, ne signifie plus rien et porte à confondre cette loi avec celle des salaires raisonnables.

² Cf. l'abbé Leclercq, *Leçons de Droit naturel*, Bruxelles, (IV, 2e partie, p. 384): synthèse précieuse dont nous aurons l'occasion de reparler.

d'un organisme sain¹. Qu'il nous achemine à des institutions nouvelles, c'est ce que le libéralisme, (même le libéralisme des conservateurs), ne voudra pas comprendre.

Mais pourquoi parlerions-nous aujourd'hui seulement de violence ? La violence fut inscrite dans l'essence même du capitalisme libéral. C'est sa loi profonde. Violence des conflits économiques qui bouleversèrent le 19^e siècle et se masquèrent finalement en conflits nationaux. Surtout, violence du maître à l'égard du nouveau serf. Quel spectacle est le plus odieux, d'une jeune force qui s'oppose à un vieil égoïsme, ou d'une brutalité qui écrase sous sa botte les esclaves dispersés ?

Voilà la situation dont nous héritons. Tel est le monde qu'il nous appartient de liquider.

Soyons heureux que ce soit monsieur Charpentier, au lieu d'un chef communiste, qui s'adresse aux puissants. Qu'il maintienne jalousement le combat sur le terrain professionnel et continue de se garder des outrances démagogiques. Mais qu'il tienne : car la lutte n'est pas terminée. Qu'il parle fort. Qu'il repousse tout semblant de compromis. Au Canada français, *le syndicalisme catholique sera un témoin radical de la justice, ou bien ce qui le remplacera, c'est le radicalisme des Soviets.*

André LAURENDEAU

¹ Suivant la parole de S. E. le Cardinal Villeneuve, la grève demeure "une extrémité lamentable". C'a été le mérite de Son Éminence de rappeler les esprits au calme et les passions à la sérénité.

Sur un discours de Paul Gouin

Le discours de M. Paul Gouin avait attiré l'autre soir une foule énorme à l'Assomption. L'événement n'a pas déçu l'auditoire. Il faut noter tout de suite l'absence de charlatanisme chez ce chef politique, son entière probité. Dégoûtés comme le sont nos gens d'entendre depuis quelques années les promesses les plus démagogiques, qui ne reçoivent ensuite aucune application, ils ont aimé applaudir celui qui leur a tenu un langage sévère et réaliste, et qui a montré dans les problèmes actuels l'extrême difficulté des solutions. Aucun groupe, aucun homme, s'est-il écrié, n'est en mesure de dompter vite et complètement le désordre dont nous sommes victimes. Sa critique a touché les points vitaux de nos besoins, les causes profondes de nos échecs. A remarquer la chaleur sereine qui se dégage de cet exposé dont la magnanimité dépasse les injures, les déclamations, les bassesses de certains pitres de la démocratie dont nous sommes encombrés et dont la face seule, effrontée et vulgaire, offense la lumière de leurs palinodies grimaçantes.

Enfin, il est un point sur lequel le rôle de M. Gouin demeure le plus en vue. Il fut le premier et longtemps le seul à réclamer une politique canadienne-française. En ce temps-là, cette nouveauté passait pour paradoxale et même révolutionnaire. Aujourd'hui que l'expression en est devenue familière et qu'elle court les rues, en attendant qu'elle s'épanouisse dans l'État laurentien, n'oublions pas cette initiative, cette intervention audacieuse et opportune.

Arthur LAURENDEAU

Introduction à la thèse de Rosenberg

Il s'agit d'Alfred Rosenberg, dont la situation officielle dans la Nouvelle Allemagne ainsi que l'investiture d'Hitler font le pontife suprême du néopaganisme raciste. Pénétrer "la thèse de Rosenberg" c'est donc plus qu'analyser la pensée d'un philosophe, c'est discerner la volonté profonde des gouvernants du Troisième Reich.

Le texte qu'on va lire fut préparé par un jeune maître alsacien, très au fait du mouvement des idées d'Outre-Rhin, Émile Baas, agrégé en philosophie de l'Université de Paris. Nous hésitions à le faire paraître: il n'est point de lecture facile (nous ne sommes guère familiarisés avec la terminologie allemande), et il se réfère à un problème complexe, à cent lieues, pensions-nous, de nos préoccupations familières. La rencontre de quelques compatriotes — de deux militants d'Action catholique en particulier — nous détrompa: le racisme, au sens fort du terme,¹ représente dans certains secteurs de notre vie intellectuelle une menace d'autant plus réelle que personne ne la prend encore au sérieux. De fait le mouvement, qui ne trouve en nous aucune complicité profonde, ne saurait s'implanter massivement; ce serait déjà trop qu'il s'infiltré et contamine les "principes" toujours

¹ Nous devrions écrire: au sens biologique. Les Canadiens français parlent parfois de la "race" canadienne-française et ne sont point pour cela racistes...; le mot participe alors au sens de nation et de peuple, et il a le grand défaut de présenter une équivoque.

branlants de notre nationalisme. — Connaissant la source actuelle de l'erreur, on en jugera plus sévèrement les effets; et le partage se fera entre les racistes conscients et la masse des matérialistes sans le savoir.

Émile Baas ne juge pas le racisme: il nous le révèle. Il résume la thèse de Rosenberg, dont le Mythe du 20e siècle constitue, avec Mein Kampf, l'Évangile de la jeunesse allemande. Nous ne présentons donc qu'un documentaire, mais un documentaire inédit: il n'existe, à notre connaissance, aucune traduction française de ce livre.

Il suffira de rappeler, pour que croule la doctrine national-socialiste, que selon l'ethnologie actuelle il n'existe plus dans le monde de race pure, ni saxonne, ni slave, ni germane. Nous sommes en présence d'une fantaisie pseudo-scientifique, dont il ne faudrait cependant pas sous-estimer le dynamisme. (Ici comme ailleurs, des vérités se greffent à l'erreur fondamentale, et l'hitlérisme a remis en lumière des valeurs dédaignées).

Et pour se convaincre que l'idéologie raciste est essentiellement antichrétienne, aussi antichrétienne que le communisme par exemple, on se remémorera quelques textes capitaux de l'Évangile et tout l'enseignement paulinien. Contre la primauté du sang, nous continuons d'affirmer la royauté du spirituel.

André L.

Pour Rosenberg, toute valeur humaine s'explique, en dernière analyse, par des déterminations raciales, fixées dans le sang. Les races sont loin d'être toutes aptes à créer des valeurs de civilisation, de culture; à quelques-unes seulement ce privilège de fécondité culturelle, de puissance créatrice, est réservé.

DIVISION DES RACES

A voir le monde en gros, toutes les races se ramènent à deux grands groupes: les races nordiques, les races orientales. Les premières ont une valeur culturelle positive; les deuxièmes ont une valeur culturelle négative. C'est la tension existant entre ces deux pôles qui explique tout le dynamisme, tout le progrès de l'histoire humaine.

Les races NORDIQUES (ou aryennes), en effet, représentent, à l'état pur, ce que Rosenberg appelle le *principe mâle* de l'humanité. Il faut entendre par là le principe qui fonde tout ce qui, dans la vie humaine, est: forme, mesure, ordre, hiérarchie, proportion, harmonie, rythme. Il est essentiellement un principe d'aristocratie et de noblesse. De lui dérive toute la fécondité créatrice. Sa représentation la plus typique est, dans la mythologie grecque, Apollon, dieu de la beauté, de la mesure, de l'harmonie.

Les races ORIENTALES, par contre, représentent, à l'état pur, ce que Rosenberg appelle le *principe femelle*, c'est-à-dire tout ce qui, dans la vie de l'humanité, est: matière informe, chaos, dissolution,

ivresse orgiaque, sensualité débridée, démonisme, magie. Il est essentiellement un principe d'anarchie qui assure la primauté de la masse. Dans la mythologie grecque, sa représentation typique est Dionysos, dieu des orgies et des bacchanales.

Toute culture humaine donc est le fruit du travail créateur des races nordiques (aryennes). Toutes les époques de grandeur de l'histoire humaine correspondent à une domination des Aryens sur les Orientaux. Il y a décadence, par contre, lorsque le sang oriental s'infiltre dans les peuples nordiques, lorsqu'il y a mélange des races.

MIGRATION DES RACES

Primitivement, les Nordiques étaient, selon l'hypothèse admise par Rosenberg, fixés dans les contrées de l'actuelle Scandinavie. Les races orientales, de leur côté, occupaient le centre de l'Asie, l'Afrique, avec des prolongements sur les bords de la Méditerranée. Les Juifs, (les Syriens), sont les représentants typiques de la race orientale, sur les confins de l'Asie et de l'Europe.

De leur berceau nordique, les Aryens ont, dans la suite, rayonné dans toutes les directions: sur les bords de la Méditerranée, ils ont donné naissance aux Libyens, Berbères et Égyptiens. Plus loin, vers l'Est, les Perses sont également des témoins de cette lointaine migration. Enfin, plus profondément dans le cœur de l'Asie, ils ont poussé jusqu'à l'Inde où leur flot s'est rencontré avec le flot des Orientaux. De cette rencontre est résultée une

superposition des deux races: l'élément nordique, seul créateur, s'est assuré la domination sur l'élément oriental, inerte et informe. De là le régime hindou des castes, qui avait donc pour fonction primitive d'assurer l'autorité d'une race de maîtres sur une race d'esclaves. L'élan culturel de l'Inde a été brisé du jour où la barrière des castes ne répondait plus à une barrière de races. Le mélange du sang a amené le triomphe de la matière inerte sur le principe créateur. L'Inde, depuis ce jour, est restée stérile.

Le même processus s'est renouvelé pour les civilisations perse, grecque et romaine. L'élan créateur a été anéanti chaque fois que la pureté de l'élément aryen a été contaminée par des mélanges de sang.

La civilisation du Moyen Age est l'oeuvre des Germains, seuls représentants authentiques de la race aryenne, après la décadence de la Grèce et de Rome. Cette civilisation du Moyen-Age a dû, en grande partie, se constituer contre l'Eglise qui, elle, par suite de la doctrine paulinienne sur l'égalité des races, a favorisé les mélanges de sang. C'est le principe d'anarchie judéo-syrien qui survit dans l'Eglise. Au 18^e siècle la franc-maçonnerie s'est associée à cette œuvre de dissolution. Au 19^e siècle le marxisme, et de nos jours le communisme, continuent le même travail de décomposition. L'Europe se trouve donc devant la menace d'un chaos racial, c'est-à-dire devant la menace imminente d'une époque de catastrophe, de décadence culturelle.

MISSION DE L'ALLEMAGNE

Il appartient par suite aux seuls éléments raciques restés purs, c'est-à-dire aux Germains, de reprendre conscience de leur valeur raciale et de leur mission culturelle, pour régénérer l'Europe par le culte de la race. Cette régénération exige une épuration totale du sang germanique, de tous les éléments étrangers; épuration qui, à son tour, exige *un véritable culte du sang*. Le sang, la race, devront donner naissance à un nouveau mythe religieux qui prendra la succession des anciennes religions.

Ce sera le mythe du 20^e siècle.

Ci-après quelques extraits du livre de Rosenberg (*Le mythe du 20^e siècle*), classés sous trois rubriques:

- I — *Les fondements d'une théorie des races.*
- II — *Les principes d'un État racique.*
- III — *La théorie de la race et la religion.*¹

LES FONDEMENTS D'UNE THÉORIE
DES RACES

La race est la valeur suprême à qui toutes les autres valeurs doivent être subordonnées.

Les valeurs de l'âme raciale, qui sont les forces motrices de la nouvelle image du monde, ne sont pas encore parvenues à une claire conscience. L'âme n'est autre chose que la race vue de l'intérieur; et inversement la race est l'aspect extérieur

¹ Dans les citations de Rosenberg, les soulignés sont de nous. (N. de la R.)

d'une âme. Éveiller à la vie l'âme d'une race, c'est reconnaître sa valeur suprême et ordonner sous sa suprématie toutes les autres valeurs: dans l'État, l'art et la religion. Voilà la mission de notre siècle: créer un nouveau type d'homme en partant d'un nouveau mythe de la vie.

(ROSENBERG, My., p. 2)

L'histoire de la race et du sang est en même temps l'histoire de la civilisation: grandeur et décadence des peuples s'expliquent par là.

Toute race a une âme propre; toute âme a sa race propre, une architectonique extérieure et intérieure qui lui appartient en propre, sa forme d'existence caractéristique et l'attitude originale de son style de vie... Chaque race, en dernière analyse, ne produit qu'un seul idéal suprême. Si cet idéal est transformé ou détrôné par d'autres systèmes d'élevage ou par l'infiltration de sang étranger et d'idées étrangères, alors les conséquences de cette transmutation intérieure sont visibles extérieurement par le chaos et les époques de catastrophes.

(ROSENBERG, My., p. 116)

Derrière toutes les valeurs religieuses, morales et artistiques se trouvent des peuples déterminés dans leur race; par des mélanges sans frein, toutes les vraies valeurs sont finalement détruites; les individualités ethniques disparaissent dans un chaos racial, pour continuer à végéter comme une mixture dépourvue de toute force créatrice ou pour être utilisées intellectuellement et matériellement par une volonté raciale neuve et forte.

(ROSENBERG, My., p. 482)

L'histoire de l'Occident confirme ces principes généraux: toute la civilisation occidentale est un produit des peuples germaniques qui, au Moyen Age, occupaient, outre l'Allemagne, toute la partie

nord et est de la France (les Francs) et le nord de l'Italie (les Lombards).

...Tous les États de l'Occident et leurs valeurs créatrices ont été produits par les Germains...

...Une disparition totale de ce sang germanique en Europe... entraînerait la ruine de l'ensemble de la culture occidentale.

(ROSENBERG, My., p. 81)

...Ce que nous appelons aujourd'hui "la science" est une des plus authentiques créations raciales germaniques; elle n'est pas un quelconque résultat technique, mais la suite d'une manière unique d'interroger la nature. Comme Apollon est opposé à Dionysos, ainsi Copernic, Kant, Goethe, sont opposés à saint Augustin, Boniface VIII, Pie IX.

(ROSENBERG, My., p. 121)

La décadence culturelle, à laquelle nous assistons aujourd'hui, provient d'une méconnaissance des valeurs du sang: de là, d'une part, un individualisme effréné qui proclame l'égalité de tous les individus; d'autre part, un universalisme illimité qui voudrait abolir toutes les frontières et toutes les différences raciales. Les deux se font illusion sur la nature humaine: car les peuples sont inégaux, comme les individus sont inégaux.

Les peuples, dont la santé est fondée dans leur sang, ne connaissent pas l'individualisme comme critère des valeurs, aussi peu qu'ils reconnaissent l'universalisme. Individualisme et universalisme, absolument et historiquement parlé, sont les métaphysiques de la décadence.

(ROSENBERG, My., p. 539)

L'individualisme radical et l'universalisme illimité se conditionnent mutuellement. Ce n'est que par le concept de race et de groupe ethnique, comme expression d'une spiritualité déterminée, que l'un et l'autre principes sont ramenés à une valeur organique et physique ...la personnalité.

(ROSENBERG, My. p. 387)

Il appartient donc à l'Allemagne nouvelle de restaurer la valeur du sang et de la race; de proclamer la supériorité absolue de la race sur toute autre valeur, et, ce faisant, de régénérer la civilisation occidentale.

L'âme raciale nordique... comprend enfin qu'il ne peut y avoir une coexistence avec droits égaux de valeurs absolues différentes, qui s'excluent nécessairement... Elle comprend que ce qui a une parenté raciale et spirituelle peut être intégré dans un tout organique, mais que tout ce qui est étranger doit être irrémédiablement éliminé et, si besoin est, anéanti par la force. *Non pas parce que cela serait "faux" ou "mauvais", mais parce que c'est contraire à la race* (artfremd), et détruit la construction intérieure de notre peuple.

(ROSENBERG, My., p. 119)

L'idée de l'honneur, de l'honneur national, devient pour nous commencement et fin de toute notre pensée et de toute notre action. Elle ne supporte à côté d'elle aucun autre centre de gravité qui ait valeur égale, quel qu'il soit : *ni l'amour chrétien*, ni l'humanitarisme de la franc-maçonnerie, ni la philosophie romaine.

(ROSENBERG, My., p. 514)

L'ÉTAT RACIQUE

L'exigence première de tout État construit selon les principes de la race, sera de subordonner l'appareil de l'État à l'absolu du sang et de la race. L'État n'est pas, comme pour le fascisme, le but suprême; l'État n'est qu'un moyen en vue d'une fin supérieure qui est la pureté du sang et de la race.

L'État n'est plus aujourd'hui pour nous une idole qui se suffise à elle-même, et devant qui tous auraient à se jeter dans la poussière; l'État n'est même pas une fin, il n'est, lui aussi, qu'un moyen pour la conservation ethnique. *Un moyen entre d'autres, comme devraient l'être également l'Église, le droit, l'art et la science.* Les formes de l'État changent et des lois d'État passent, mais le peuple reste. De cela seul il suit que *la nation est le commencement et la fin devant qui tout le reste doit plier.*

(ROSENBERG, My., p. 526)

L'autorité du groupement ethnique est supérieure à l'autorité de l'État. Celui qui ne concède pas cela est un ennemi du peuple, fût-ce l'État lui-même.

(ROSENBERG, My., p. 527)

L'admission de nouveaux citoyens dans l'État racique est soumise au strict contrôle du principe des races: ne seront admis que les éléments raciquement purs; ne seront autorisés à procréer que les parents qui donnent toute garantie sur la santé de leur sang.

Une nationalisation de Scandinaves nordiques peut se faire sans inconvénient; mais à une immigration d'éléments métissés venant du sud et de l'est il faut opposer les plus grandes difficultés. Les hommes affectés d'une maladie héréditaire

ditaire doivent être privés, par intervention chirurgicale, de leur pouvoir de reproduction. La même chose s'impose pour les criminels récidivistes. Les mariages entre Juifs et Allemands sont à interdire, pour la durée, du moins, où des Juifs peuvent encore séjourner sur la terre allemande.

(ROSENBERG, My., p. 579)

Il n'y a pas, dans l'État racique, de Droit abstrait pour garantir les droits des individus contre l'emprise de l'État. *Le Droit est l'expression des exigences du sang, et il n'est valable que dans la mesure où il se met au service de la race.*

Il n'y a donc pas de recours possible pour l'individu qui se croirait lésé par un décret quelconque, émanant de l'autorité du peuple.

Le droit n'est pas plus un schéma exsangue que ne l'est la religion ou l'art, mais est lié éternellement à un sang déterminé avec lequel il apparaît et disparaît.

(ROSENBERG, My., p. 572)

Le premier devoir du juge est de protéger par sa sentence l'honneur ethnique contre toute attaque; et la politique a le devoir d'exécuter intégralement une pareille sentence. Inversement la politique a le devoir de n'édicter d'autres lois que celles qui, sur le plan social, religieux ou moral général, soient au service de cette norme suprême que constitue notre peuple.

(ROSENBERG, My., p. 574)

La sanction n'est pas un moyen d'éducation, comme voudraient nous le faire croire nos apôtres de l'humanitarisme. La sanction n'est pas non plus une vengeance. La sanction est tout simplement exclusion de types étrangers et d'êtres de sang étranger.

(ROSENBERG, My., p. 580)

Le fonctionnaire, dans l'État racique, ne garde aucun droit individuel qui limiterait sa stricte soumission à l'honneur ethnique; il devient le serviteur exclusif du culte de la race.

Le nouveau Reich exige de tout Allemand qui se trouve dans la vie publique un serment, non pas sur une forme d'État, mais le serment de reconnaître l'honneur national allemand partout et selon ses moyens et possibilités comme la norme suprême de son action. Si un fonctionnaire, un maire, un évêque, un superintendant, etc... ne peut prêter un pareil serment, il perd du coup tous ses droits à revêtir une fonction publique.

(ROSENBERG, My., p. 543)

La mission de la femme elle-même n'est pas de mettre son idéal unique dans le foyer familial: *la famille est au service de la pureté raciale*. A travers la famille, c'est donc la race que servira la femme, consciente de sa mission proprement féminine.

S'il y a quelque part une mission actuelle pour la femme, c'est bien dans la propagande pour la conservation de la pureté raciale qu'aujourd'hui déjà se trouve son devoir le plus sacré et le plus grand.

(ROSENBERG, My., p. 511)

Comme expression typique de la race régénérée, l'État racique doit avoir à coeur de fonder une nouvelle noblesse, une nouvelle aristocratie, qui sera la *noblesse du sang pur*.

"La nouvelle aristocratie sera une aristocratie de sang et de services rendus. Elle sera héréditaire de père en fils, mais doit s'éteindre si le fils s'est rendu coupable d'une action déshonorante; elle n'est pas non plus à renouveler à la 4^e génération, si la 3^e génération n'a produit que des oeuvres

médiocres. Cette noblesse allemande sera en première ligne une noblesse paysanne et une noblesse d'épée, parce que dans le sang qui choisit de pareilles professions la pure santé physique paraît se conserver le mieux."

(ROSENBERG, My., p. 596)

RACE ET RELIGION

L'attitude de l'État et du mouvement national-socialiste à l'égard de la religion sera double:

1° éliminer tout ce qui, dans les religions existantes, est contraire au dogme de l'absolu de la race;

2° promouvoir une religion nouvelle qui sera *la religion de la race*.

1° *La lutte est à mener surtout contre la religion chrétienne.* La figure du Christ, déjà, présente quelque équivoque: il est à la fois le Christ fort, le maître des foules, et le Christ humble, mort sur la croix. Le Germain, conscient de ses valeurs d'homme nordique, ne retiendra de la figure du Christ que le Christ fort et écartera de sa vue l'image du Christ humilié.

Jésus nous apparaît aujourd'hui comme le maître conscient de lui-même, dans le meilleur et le plus haut sens du mot. C'est sa *vie* qui a signification pour l'homme germanique, et non pas sa mort douloureuse qui a assuré son succès chez les peuples alpins et méditerranéens. Le prédicateur puissant, enflammé de colère dans le temple, l'homme qui entraînait les foules et que tout le monde suivait: voilà l'idéal formateur qui, pour nous, se dégage comme une lumière des évangiles. Mais non pas l'agneau du sacrifice de la prophétie juive, ni le crucifié. Et si cet idéal ne peut se dégager des évangiles, alors les évangiles aussi sont morts.

(ROSENBERG, My., p. 604)

De cette nouvelle attitude intérieure à l'égard de la figure du Christ, il résulte une transformation absolument nécessaire, bien qu'en apparence seulement extérieure: le remplacement, dans les églises et le long des routes de nos villages, du crucifix, qui représente la torture de la crucifixion. Le crucifix est le symbole de la doctrine de l'agneau sacrifié, une image qui nous représente l'effondrement de toutes les forces et qui, par la représentation presque toujours cruelle de la douleur, nous déprime nous-même intérieurement, nous humilie, comme le désirent, d'ailleurs, les Églises qui cherchent la domination.

(ROSENBERG, My., p. 616)

D'ailleurs, le christianisme primitif a été faussé, dès le début, par la doctrine paulinienne. Saint Paul a introduit dans le christianisme l'universalisme juif, le ferment de décomposition oriental. Donc tout ce qui, dans le christianisme catholique ou luthérien, tient de saint Paul, est à éliminer radicalement d'une vision religieuse germanique.

Saint Paul.

Sa doctrine constitue jusqu'à nos jours, malgré tous les essais de justification, le fond spirituel juif, pour ainsi dire le côté talmudique et oriental de l'Église romaine et de l'Église luthérienne. Ce qu'on n'accordera jamais dans les milieux ecclésiastiques, c'est que *saint Paul a donné une portée internationale à une insurrection nationale juive qui avait été réprimée*; et ainsi il a ouvert une voie encore plus large au chaos de races de l'ancien monde.

(ROSENBERG, My., p. 75)

A propos de saint Paul, lettre aux Galates:

En raison de ce nihilisme, négateur de tout ce qui est organique, il exige la foi dans le Christ, donc un renversement de toutes les valeurs créatrices de culture, de la Grèce et de Rome.

(ROSENBERG, My., p. 77)

La valeur centrale du christianisme est l'*Amour*; la valeur centrale d'une théorie des races est l'*Honneur*. Entre les deux, *aucune conciliation possible*: l'*Amour* est un *principe dissolvant*; c'est par lui que le christianisme a manqué sa vocation culturelle.

Avec le christianisme une autre valeur spirituelle pénétrait dans le monde et revendiquait la première place: l'amour, dans le sens d'humilité, miséricorde, soumission, ascèse. Aujourd'hui tout Allemand sincère reconnaît clairement qu'avec cette doctrine de l'amour qui voulait embrasser également toutes les créatures du monde, un coup sensible avait été porté contre l'âme de l'Europe nordique... Le christianisme n'a pas connu l'idée de l'honneur...

L'idée de l'amour ne contient en elle aucune force capable de créer un type d'homme: car même l'organisation de la religion de l'amour a été construite sans amour.

[Rosenberg oppose ici le *christianisme*, religion d'amour, à l'Église catholique, dont l'organisation sociale, dit-il, est dénuée de toute trace d'amour.]

(ROSENBERG, My., pp. 155-157)

Si l'on reconnaît "l'âme noble" comme valeur suprême, comme axe à qui tout doit se rapporter, alors les idées d'amour, d'humilité, de miséricorde, de grâce, etc... tombent aux 2e et 3e degrés d'importance.

(ROSENBERG, My., p. 232)

A propos de la formule:

"Un seul troupeau, un seul pasteur", Rosenberg commente:

Si cette idée avait définitivement triomphé, l'Europe ne serait plus aujourd'hui qu'un agrégat de centaines de millions d'hommes unis dans un amas dépourvu de caractère, et gouverné à l'aide de la peur du purgatoire et des tortures

éternelles de l'enfer, paralysé par l'amour dans sa lutte pour le sentiment d'honneur, ses parties les meilleures mises à la disposition d'une bienfaisance humanitaire, la charité.

(ROSENBERG, My., p. 159)

...l'Église est opposée aux valeurs culturelles de la race nordique: honneur, liberté, devoir...

Nous reconnaissons aujourd'hui que les valeurs suprêmes centrales de l'église romaine et luthérienne ne sont que christianisme négatif, et, comme telles, ne répondent pas à notre âme, qu'elles s'opposent aux forces organiques des peuples nordiques déterminés par leur race, qu'elles doivent céder à ces forces organiques et se transmuier dans le sens d'un christianisme germanique. Voilà le sens de l'inquiétude religieuse actuelle.

(Rosenberg, My., p. 215)

Si le christianisme, malgré sa doctrine de l'amour et de l'universalisme, a pu produire une certaine culture, c'est dans la mesure où il a intégré en lui les forces culturelles du sang germanique.

La doctrine romaine ne coule pas à partir d'un seul centre, par mille fleuves, à travers le monde, mais elle revêt son fond syrien avec les doctrines de l'homme nordique qu'elle a empruntées et faussées.

(ROSENBERG, My., p. 249)

La présupposition de toute éducation allemande est la reconnaissance du fait que ce n'est pas le christianisme qui nous a apporté une morale, mais que *le christianisme doit ses valeurs durables au caractère germanique*... Les valeurs de caractère germanique sont par suite ce qu'il y a d'éternel, à quoi tout le reste doit s'ordonner.

(ROSENBERG, My., p. 636)

2° Il appartient à un mouvement religieux nouveau de dégager du christianisme ces valeurs germaniques d'emprunt, et de refaire avec elles une nouvelle image du monde, de les fondre dans un nouveau mythe, le mythe du sang, qui soit assez lumineux pour devenir lui-même religion.

Aujourd'hui s'éveille une foi nouvelle: *le mythe du sang*, la foi de pouvoir défendre par le sang jusqu'à l'essence divine de l'homme. Cette foi réalisée avec la plus claire des connaissances: à savoir que *le sang nordique représente le mystère qui a remplacé et dépassé les vieux sacrements.*

(ROSENBERG, My., p. 114)

Le mouvement religieux allemand qui voudrait se développer en Église nationale, devra déclarer que *l'idéal de l'amour du prochain doit absolument se subordonner à l'idée de l'honneur national, qu'aucun acte ne peut être agréé par une Église allemande, qui ne serve en première ligne à fortifier la race...*

(ROSENBERG, My., p. 608)

Pour couronner cet effort vers une religion nouvelle, il y aurait intérêt à fonder un Ordre analogue aux anciens Ordres de Chevaliers. Ce serait l'incarnation typique de l'homme nouveau, né dans le climat du mythe du 20^e siècle.

Le devoir du nouveau chef... serait de fonder un Ordre Allemand qui se composerait de toutes les personnalités ayant eu un rôle éminent dans le renouvellement du peuple allemand.

Les membres de cet Ordre Allemand seront nommés par le Chef de l'État après la fondation du Reich dans toutes les couches du peuple. Condition: services rendus à la cause du peuple, sur quelque plan que ce soit.

(ROSENBERG, My. p., 546)

Emile BAAS

Lendemain de Congrès

Que le Congrès de la Langue française nous ait valu beaucoup d'académique verbiage, qui le niera ? — Nous ne sommes point de ceux qui se scandalisent de ce qu'un congrès demeure... un congrès. Faisons la part des clichés officiels, mais reconnaissons qu'il s'est fait à Québec du travail substantiel.

Les minorités françaises éparpillées à travers le continent américain ont trouvé chez nous l'occasion d'un contact humain. Nous entrons ici dans le domaine des impondérables, où rien ne s'explique par le nombre ou par des arguments dialectiques: phénomène mystérieux de la rencontre. — Aussi sommes-nous particulièrement satisfaits du relief que Mgr Camille Roy et les membres de son comité ont donné aux interventions des congressistes venus d'en dehors du Québec. Elles nous ont valu des rapports excellents — tels ceux de Mgr Yelle et de M. Benoît Michaud. Elles ont signifié que nos relations avec la Louisiane et Haïti sont réalités du présent. Et puis, il y a eu cette massive migration de centaines de petits Franco-Américains vers la capitale mystique de l'Amérique française...

Nous signalerons lors de leur publication les textes les plus remarquables qui furent présentés à Québec: ceux, par exemple, du R. P. Lamarche, de MM. Antonio Perrault, Léon Lorrain, Léopold Richer, Victor Barbeau, etc.

Enfin, il y a eu le discours de l'abbé Groulx.

• • •

On a fait à certaines déclarations de l'abbé Groulx une fortune diverse. Parce qu'il avait dit: "Notre seul destin légitime et impérieux... ne peut être que celui-ci: constituer en Amérique, dans la plus grande autonomie possible, cette réalité politique et spirituelle...: un État catholique et français", surtout, parce qu'il avait lancé la formule: "Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, notre État français, nous l'aurons!", on s'est plu à opposer ce pseudo-séparatisme à la phrase de Mgr Yelle parlant au nom de nos compatriotes de l'Ouest: "Quand sérieusement nous entendons parler de séparatisme pour la province de Québec, nous voyons là, non pas des paroles de salut, mais des paroles de découragement et de défaitisme".

Les séparatistes ont dit, ou plutôt ils ont répété: L'abbé Groulx est des nôtres, vive l'abbé Groulx!

Les antiséparatistes se sont voilé la face, et si tous n'ont point osé protester, plusieurs ont insinué que l'abbé Groulx perd définitivement le sens des réalités...

Deux remarques:

1) Les Canadiens français s'obstinent à chercher entre eux les points de friction plutôt que les points de contact. Notre nationalisme s'exprime en ce moment de façons diverses; il y a les séparatistes, il y a les autonomistes et il y a les fédéralistes (ne pas confondre ceux-ci avec les "Canadiens tout court": cf. la conférence de M. Perrault à Saint-Hyacinthe, où celui-ci s'attaquait aussi bien à l'unionisme de M. King (ou de Laurier) qu'au séparatisme de Dostaler O'Leary).

Nous voyons dans le séparatisme actuel des jeunes Canadiens français une traduction libre du Politique d'abord, principe que nous repoussons; et si compréhensifs qu'ils se montrent, nous reprochons un dangereux statisme aux partisans du statu quo. En d'autres termes, nous nous rallions à la thèse autonomiste; nous aurons bientôt l'occasion d'expliquer comment nous la comprenons.

Que le lecteur nous pardonne la lourdeur de tous ces ismes. Il trouvera que ces terminaisons composent un langage bien abstrait. Il aura raison.

Une réalité dépasse toutes les autres: l'amour du Canada français, l'amour de la patrie charnelle. Les nationalistes vrais ont tous dans le coeur cet amour-là. A force de parler en isme, craignons de perdre la réalité de vue et de n'aimer plus que des mots. Nous repoussons ce point de vue formel. Qu'on cesse de s'excommunier entre honnêtes gens parce que tel met l'accent sur les nécessités politiques, tel autre sur les nécessités économiques, tel autre enfin sur les nécessités spirituelles.

Certes, la discussion reste ouverte. Question libre. A moins de demeurer dans le vague, tout homme devra prendre parti. Nous prendrons parti. Mais nous n'excluons point de la communauté nationale celui qui ne se range pas à notre avis.

2) Isoler une phrase de son contexte, un discours de l'ensemble d'une oeuvre, c'est un jeu souvent dangereux, parfois malhonnête.

A Québec, avant de prononcer les formules déjà citées, l'abbé Groulx avait déclaré: "La Confédération, nous en sommes; mais pourvu qu'elle reste une Con-

féderation". Dix mois auparavant, il avait mis les Jeunesses Patriotes en garde: "Quand nous parlons, en effet, d'État français, nous n'exigeons nul bouleversement constitutionnel. Nul besoin de changer un iota aux constitutions qui nous régissent".

Au Congrès de l'Education, (cf. le Devoir, 7/12/36), M. l'abbé Groulx se montrait aussi explicite: "Je ne demande pas de constituer un État en dehors de la Confédération. Je demande la simple exécution du pacte de 1867, la réalisation de notre propre volonté d'il y a soixante-neuf ans". Pour lui, les institutions ne sont point responsables de nos plus profondes misères nationales; mais les hommes. Le séparatisme constituerait un recours suprême, le jour où il serait prouvé que nos compatriotes de langue anglaise n'acceptent point les exigences fondamentales du système confédératif, qu'en fait ils transforment la Confédération en Union Législative. Cette preuve reste à établir: nous ne saurions pour l'heure accuser nos concurrents d'avoir pris la place que nous leur abandonnions de si bonne grâce.

Ceci n'était point suffisamment clair, sans doute. Il a fallu, en août, que l'abbé Groulx déclare catégoriquement: "Je ne suis pas séparatiste..." Et cette phrase, qui synthétise sa pensée: "NOUS NE SOMMES PAS ENTRÉS DANS LE CONFLIT POUR EN SORTIR; NOUS N'Y SOMMES PAS ENTRÉS TOUTEFOIS POUR Y ETRE ÉTOUFFÉS MAIS POUR NOUS Y ÉPANOUIR."

* * *

Il semble que la jeunesse canadienne-française ait vécu en marge du Congrès. Presque rien ne l'y a

satisfaite; elle s'en est expliquée copieusement, avec une pointe d'amertume. Au sens fort, elle était absente de Québec. Faut-il l'en blâmer ?

Essayons plutôt de comprendre.

A tort ou à raison, les Congrès innovent rarement. Ils ont beau faire, ce qui les intéresse c'est l'acquis, le déjà trouvé, et presque jamais ils ne parviennent à éviter l'écueil d'un solide conformisme. On a simplifié: "C'est le passé qui se rencontre avec le passé".

Or pour la jeunesse, le moment présent n'est jamais qu'un état de tension entre passé et avenir (et voilà sans doute pourquoi elle se tourne d'instinct vers ceux qui jamais ne consentirent à vieillir). Le pèlerin foule la terre de son pied, mais c'est la cathédrale au loin, qui remplit son désir; le sol n'intéresse point tant le marcheur qu'un but. L'acquis, disent-ils, nous nous y appuyons, il fait notre stabilité; grâce à lui, nous sommes ce que nous sommes; il s'agit de le dépasser. L'avenir fait notre vie.

Au créateur d'hier succède le maître d'aujourd'hui: ils seront notre nourriture quotidienne, non un encombrement sur notre route. Après Bourassa, Groulx; après Groulx, quelqu'un se lèvera: sinon, nous nous enliserions dans un nouveau conformisme. Nul reniement: mais une fidélité vivante.

Car rien n'est fait auprès de ce qui reste à faire. Il y a plus de mystère que de clarté dans notre monde.

L'ACTION NATIONALE

Les deux bons principes du redressement national

Je terminais récemment, à la *Boussole*, un relevé impartial de nos grandeurs et de nos dénûments, relevé que j'avais voulu très schématique, d'abord pour ne pas encombrer le journal, puis pour frapper davantage par la vigueur du raccourci. Qu'on le sache bien, je ne suivais pas une mode, celle de l'enquête à perte de vue, qui ne constate que pour déprimer ou enorgueillir. Ces inquisitions sont néfastes. Elles tournent en rond, comme le jeu du chat qui court après sa queue. On ne peut y gagner que le vertige, pessimiste ou optimiste. La considération de soi-même doit aboutir à des *déterminations* strictement pratiques, à des serments qu'on se fait, auxquels on s'engage d'honneur devant les autres et qu'on commence tout de suite à compromettre dans l'action. C'est pourquoi je *concluais* mon relevé. J'osais, contrairement à beaucoup d'autres, le *boucler* par des sortes d'injonctions que je croyais propres à agir favorablement sur le moral de notre peuple. Il faut croire que mon sans-gêne direct et bien décidé à eu l'heur de plaire à l'*Action Nationale*, puisque cette agissante revue m'invite à répéter un peu chez elle mes conclusions. Je m'y prête volontiers, d'autant que, par cette opulente matinée canadienne de juin, je puis écrire sous le signe de sainte Jeanne (fête re-

portée du 30 mai au 5 juin); la prodigieuse enfant guerrière, soeurette bien à nous, m'empêchera comme il faut d'ouvrir des avis timides ou défaitistes.¹

. . .

L'inventaire de nos dons natifs a de quoi provoquer l'enthousiasme. Je le disais dès le début de l'enquête précitée: *le génie du peuple canadien peut être salué comme une des plus belles synthèses spiritualistes qui existent aujourd'hui dans l'humanité*. La fine fleur des civilisations antique, chrétienne et moderne nous a été offerte comme un talent d'or à exploiter. Et l'histoire a magnifiquement épuré le don originel par de justes tribulations, propres à former en notre faveur un creuset sans rival.

Mais nos infidélités et nos trahisons, notre sommeil, notre paresse, notre inconsideration en sont venus à saboter le meilleur peut-être de l'héritage ancestral. Du peuple qui devait être un phare, une lumière en Amérique (sinon même dans le monde), qu'est-il resté? Une entité ethnique *quelconque*, une chose *comme toutes les autres*, un être amorphe et pâteux, prompt à capituler devant les devoirs parfois les plus élémentaires. Si je ne craignais de tuer un reste de confiance qui peut encore tout sauver, je rappellerais le vers biblico-racinien sur le métal précieux devenu matière méprisable et inconsistante...

¹ Mes réflexions de la *Boussole* seront développées ici au triple.

. . .

Comment retrouverons-nous donc la *GRACE* ? Car c'est là qu'il faut en venir. Il faut que par une conversion plénière, nette, exempte de toute ruse égoïste, nous nous retrempions dans l'Esprit premier qui a "informé" nos origines.

Je serais bien tenté ici d'esquisser un programme général de retour à la vie pour notre peuple. Mais outre que ma compétence se trouverait, sur plus d'un point, gravement en défaut, il y aurait là quelque chose de "professeur" qui me répugne foncièrement.

J'aime mieux parler en profane, en homme du commun, ni meilleur ni pire que les autres, et qui se range lui-même le premier sous les condamnations qu'il fulmine contre tous. Mais qu'on y prenne garde, *chaque membre d'une société a le droit que tous soient bons*. Droit de nature, car l'homme n'est pas individu... Si donc, m'étant mis au rang des pécheurs, je veux ensuite me convertir, j'ai un droit inaliénable à ce que tous se convertissent avec moi. Ceux qui s'autoriseraient peut-être de mon péché pour demeurer dans le leur, me devront impérieusement, dès lors que je m'amende, *le secours de leur propre amendement*...

Qu'avons-nous donc à faire ?

J'indiquais au passage, au cours de mon enquête, certains moyens de nous *refaire*, en rajeunissant tantôt une forme, tantôt une autre, de notre génie atavique. Pour nos humanités traditionnelles, par exemple, disais-je, c'est une *ins-*

piration nouvelle qu'il faut communiquer à des pédagogies bonnes en soi, mais démodées (en pédagogie plus qu'ailleurs, tout ce qui a odeur de renfermé manque son but, tant la jeunesse a besoin d'air respirable: il est donc essentiel de toujours rafraîchir). Je précisais de même quelques points relatifs à la conservation ou à la récupération de notre *juvénilité* périssante, quelques points aussi concernant la reprise d'un spiritualisme et d'une dignité nationale qui nous abandonnent.

A cette place, je veux prendre les choses en gros, comme l'observateur du commun, ai-je dit tout à l'heure, en profane qui ouvre les yeux, qui sait de science ordinaire comment on diagnostique une maladie et comment aussi on la guérit.

Je m'abstrais donc des particularités et j'indique ce qui, à mon humble sens, pourrait imprimer comme d'emblée à notre race l'élan victorieux, à quoi j'ajoute aussitôt ce qui pourrait la prémunir, en cours de redressement, contre ses écarts fantasques et fantastiques du passé. Deux démarches, deux principes généraux qu'il ne faut pas séparer. *Il existe un art de ressusciter*, pour les peuples comme pour les hommes individuels. Et cet art doit faire appel en même temps à la *tête* et au *coeur*. La question de l'élan relève du coeur; on peut la résoudre par la vertu de simplicité ou de sincérité (c'est tout un). La question de la *conduite* relève de la tête; on la résout par la vertu de prudence. Chacun voit assez que dans le premier cas nous sommes sur le terrain de l'idéalisme, et dans le second sur celui du réalisme, du sens pra-

tique. Je serais bien embarrassé de dire si nous manquons plus de l'un ou de l'autre. Ce que je sais bien, c'est que nous n'avons ni de l'un ni de l'autre en excès...

PREMIER PRINCIPE: LA VOLONTÉ DE GRANDEUR

L'ÉLAN VICTORIEUX, j'ose l'affirmer, ne peut nous venir que du *radicalisme* moral qui inspirait nos pères. C'est peut-être tout simplement la leçon de la moralité universelle. C'est en tout cas pour nous la leçon de l'histoire. Et je n'ai aucune espérance que nous puissions jamais nous en évader et demeurer quelque chose qui vaille.

Ou nous serons grands, ou nous ne serons rien.

Considérons la force d'impulsion que présente *l'aspiration à la grandeur*. Elle libère des petits calculs, c'est-à-dire des mille et un embarras égoïstes que laissent constamment passer des aspirations médiocres. Le médiocre est toujours en marchandages. Il ajuste des compromis. Il établit des limites, il tire des lignes que ne devra pas déborder le don de lui-même. Le temps de l'action, il le dissipe ainsi à se trouver des ménagements. Il avance dans de perpétuelles entraves, qui sont les supputations d'une âme mesquine.

Celui au contraire qui s'est fixé un grand destin a tout de suite, par le fait même, le pas du géant. Il enjambe difficultés et obstacles avec une sorte d'aisance aérienne. Son allure est celle de la liberté, d'une liberté forte et légère. Parce qu'il ne pose pas de limites, il est comme infini. On dirait qu'il

n'est plus multiple, mais simple, tant son amour dispose chez lui d'unité. Il porte d'ailleurs au front l'empreinte de son idéal, et sa propre beauté semble encore le soulever au-dessus des choses. Enfin, par la contagion des altitudes, c'est moins un homme qu'un dieu. Champlain, Marie de l'Incarnation, Laval, Catherine de St-Augustin et tous nos héros de la grande génération du malheur (1760-90) étaient ainsi. On n'avait pas à leur demander ce qu'ils étaient prêts à céder à la patrie. Leur programme n'avait qu'un article: tout donner. L'amour, à ce degré, n'est certes plus un attribut humain!

On le voit, ce qui fait la valeur morale et *psychologique* d'un tel état d'âme, c'est qu'il bande tout l'être dans un effort grisant, c'est qu'il tend les ressorts intérieurs au point extrême et *fait toucher la borne du désir* (car l'âme spirituelle voudrait enfermer l'infini).

Quel que puisse donc être notre destin préétabli, nous aurions bien mauvaise grâce à nous priver d'un pareil élément de force. Chercher le démesuré par orgueil, c'est une faute et une cause fatale de catastrophe. La "chétive pécore" commit cette erreur. Mais chercher *l'immensité* par amour, c'est rallier la force de Dieu. Dieu, qui inspire le terme, fournit les moyens de l'atteindre.

Mais il se trouve qu'en plus le sommet des sommets est notre destin très authentique. Notre histoire n'est qu'un odieux mensonge si telle n'est pas la réalité. Je le répète, la vocation se prend au moment du premier appel. Or, pour nous rien

de plus clair que le geste du doigt divin à ce moment-là. L'appel peut s'oublier dans la suite; le mépriser n'est pas l'oblitérer; et d'ailleurs Celui qui l'a jeté une première fois a soin de le renouveler à propos: oserons-nous dire que la tragique parole de 1760 n'était pas pour notre peuple l'un de ces renouvellements de la *voix* initiale?

Par suite, le refus de la grandeur ne serait pas seulement de notre part une sottise de tactique: ce serait un reniement. Mais se nier soi-même n'est-ce pas tomber au néant? Je le dirai sincèrement: quand j'ouvre notre histoire et que je regarde parallèlement quelle vie nous menons aujourd'hui, l'histoire faite et l'histoire qui se fait, je me sens pris d'une sorte de terreur. J'ai l'impression que nous assistons à la corruption du meilleur...

Il y a plus cependant. Car notre situation ne doit pas être regardée dans l'absolu, c'est-à-dire indépendamment des conditions immédiates qui nous entourent. Or, nous sommes un îlot battu par l'océan. Par l'Empire britannique (ce point est trop oublié), par la masse majoritaire anglo-canadienne, par la formidable masse américaine, nous sommes littéralement cernés d'une civilisation *hostile* qui est devenue par ailleurs la plus puissante de l'univers. C'est une vague qui déferle pour ainsi dire par trois côtés vers notre être minuscule et fragile. Et une vague poussée par le vent, par des vents de tempêtes: elle ne peut que ronger inlassablement les côtes qu'elle assaille. Notre îlot fût-il de roc, nous serions à peine à l'abri

de ces puissances corrosives. Qu'arrivera-t-il donc si nous sommes d'argile ? Devant la sociologie, nous constituons un miracle vivant, à date. A moins de prolonger et de perpétuer le prodige par une vitalité *extraordinaire*, nous deviendrons devant l'histoire une ruine à peine honorable.

* * *

Nous devons ambitionner, avec une simplicité généreuse, d'être LE PREMIER PEUPLE D'AMÉRIQUE. Nous mesurerons la taille des autres. Nous chercherons au besoin comment ils l'ont acquise (car il y a beaucoup à prendre chez ces hommes plutôt aveuglés que méchants). Et cette taille nous voudrions non pas seulement l'égaliser, mais la *dépasser*. Il nous appartient d'exercer l'hégémonie en Amérique, et par suite d'y *faire la loi*, comme celui qui marche au premier rang. Le premier rang, là est notre place. Si nous refusons d'y être, dans ce fier isolement de la tête de ligne, je ne dis pas que nous passerons honteusement en queue : nous serons *foulés aux pieds*.

Il faudra donc que nous revenions à *l'esprit* et à la *mystique*. Chose terrible à dire, il faudra que nous dépouillions la *gangue matérialiste*. Comme tout le continent, comme tout le globe, nous nous y sommes laissés prendre. L'envahissement de l'horrible civilisation industrielle nous a couverts comme tous les autres. N'étions-nous pas pourtant mieux avertis ? N'avions-nous pas reçu de nos pères de meilleurs principes intimes de résistance ? Nous

n'en avons pas tenu compte. Tout s'est passé comme si la civilisation *animale*—j'ai dit le mot—avait des droits sur nous comme sur tous les autres. Oh, qu'il nous sera difficile de faire éclater cette enveloppe! Car elle adhère chez nous 1) à la Cité, 2) à chacun de nos foyers, 3) à chacun de nos coeurs. J'en viens à croire qu'il faudra entreprendre, en notre Canada, une croisade: la croisade de la Grandeur. Les prélats devront prescrire des prières publiques; la foule, s'inscrire pour des pénitences collectives; et, dans les cloîtres, beaucoup d'âmes magnanimes seront forcées de se vouer à l'holocauste. Pour un peu d'ascension, il faut beaucoup de larmes et de sang...

Au fond, nous avons ignoré l'amour de nous-mêmes. Nous le travestissions en égoïsme, croyant faire honneur au précepte qui nous en était fait. Il en est toujours ainsi de ceux qui se renient. Des hommes créés à l'image de Dieu croient s'aimer s'ils n'aiment que leur "ventre" ou leurs plus grossiers instincts! —Que si au contraire nous nous étions aimés d'un vrai amour, de quel excitant aurait eu besoin chez nous la passion de la grandeur? Ceux qu'on aime, on veut les voir commander, dominer, régner. Nos pères avaient ce sentiment pour l'ethnie canadienne. Aussi ils furent en leur temps la lumière et la chaleur de l'Amérique. Même physiquement, ils étaient des athlètes qu'on redoutait sur tout le continent. Comme soldats, ils demeurèrent toujours la terreur, non seulement des vale-tailles coloniales, mais des grands régiments euro-

péens. La frugalité et l'abstinence les avaient sculptés à la fois en lutteurs et en héros.

Tout est retrouvé quand est retrouvé l'amour. Il nous faudra nous pencher sur nous-mêmes, et là, après nous être justement apitoyés sur notre misère, nous éprendre à nouveau de notre austère et admirable partage parmi les humanités brutales qui nous avoisinent. Celles-ci d'ailleurs ne nous nuisent que parce que nous leur sommes inutiles. Notre mandat est de les conduire¹. Je me répète en disant qu'elles nous avilissent par la seule raison que nous refusons de régner sur elles. *Ne pourrions-nous pas les intégrer dans l'amour que nous voulons retrouver pour nous-mêmes et nous faire, de leurs besoins, une raison encore plus large d'être nous-mêmes excellents ?*

Je ne précise pas davantage les différentes formes que devra prendre notre idéal. Il n'est même pas opportun que nous voulions préciser trop tôt. Trop détailler dès l'abord notre vouloir nouveau, ce serait l'émietter. Voulons en bloc. Voulons avec une grande force, et sous les rayons d'une grande lumière, le *terme*. Une fois voulue la fin, quasi spontanément se dessineront les moyens.

* * *

SECOND PRINCIPE: LA RELIGION DU DÉTAIL

Retonifier le cœur, redonner la vie à l'organe de la vie, c'est donc l'essentiel. Et pour nous il n'y faudra rien moins que la détermination du *plus*

¹ *Graecia capta ferum victorem cepit.*

parfait (nous devrions en faire le vœu comme peuple).

Une fois prise la détermination de vivre, il faudra exercer la vie, en faire et produire les actes.

Et c'est ici que la prudence doit intervenir. Sans elle, la *simplicité* qui aura tendu tout notre être vers les sommets ne pourra que nous laisser choir misérablement dans le vide. Que le serpent fasse donc promptement alliance avec la colombe. Jean-Baptiste, laissé à lui-même, n'y songe pas autrement. Il est même périlleux de lui laisser perdre pied dans le rêve. Il en subit le bercement d'altitude avec une telle ingénuité qu'on est toujours sous la menace d'un désastre.

Indiquons donc la règle générale et suprême qui devra "modérer" la réalisation de notre rêve. Une élémentaire psychologie nous la dicte tout de suite. C'est qu'après nous être enflammés idéalement pour la grandeur de l'ensemble nous nous astreignons pratiquement à la *religion du détail*. Dans l'ordre de l'intention, les aspirations les plus élevées; dans l'ordre de l'exécution, un raffinement de terre-à-terre: en d'autres termes, un sens pratique extrêmement minutieux et vigilant.

Oui, sur la route des saintetés tous les détails comptent. Et c'est encore une grande chose de faire grandement, c'est-à-dire avec soin, les très petites choses. C'est peut-être pour l'avoir oublié que nous avons déchu peu à peu dans la fidélité ethnique. Qu'avaient donc à nous dire nos sentinelles et nos prophètes s'ils ne pouvaient nous avertir de cela? Voyaient-ils si peu loin en préten-

dant avoir des vues pleines d'ampleur ? En tout ordre de choses, ils prétendaient nous conduire à la richesse en nous laissant négliger l'épargne. Ils n'ont cessé de promener l'imagination nationale dans des contes de fées...

Conjuguons enfin, avec l'amour, la sagesse. Et embrassons résolument ce que j'appellerai *l'héroïsme quotidien du drapeau*. Cela veut dire que nous serons prêts à tous les sacrifices plutôt que de laisser perdre *la plus minime portion du bien national*.

Faut-il fournir des exemples ? Je me suis défendu plus haut de tracer des programmes. Ici il s'agit d'une fonction plus modeste. Comme je ne fais pas un article pédant, je veux bien m'essayer un moment à cette "cuisine" de la grandeur.

1. Le premier symbole de la nation est le DRAPEAU. Le considérer *en fait* comme notre âme ethnique rendue visible. Le vénérer en conséquence. (Il est évident que l'autorité compétente devrait d'abord choisir le symbole une fois pour toutes. Depuis assez longtemps les avis sont ouverts. Il est un moment où la discussion peut céder la place à l'action. Ce n'est pas un médiocre péché de notre part d'en être encore à la recherche d'un emblème. Mais où est le corps suprême de la nation ?) Vénérer le drapeau voudra dire le couvrir d'honneurs tant officiels que domestiques et individuels. Ainsi, qu'il ne soit jamais d'une étoffe médiocre ou de dimensions mesquines ou fixé à des hampes sans envol. Et que chacun appelle quotidiennement le

jour où il pourra s'envelopper dans ses plis pour y expirer après avoir reçu au combat le coup mortel.

2. Considérer la **LANGUE** comme le second symbole extérieur de la race, et, à ce titre, l'environner à chaque instant du plus religieux respect. Une seule mauvaise prononciation est une faute de lèse-nation. De même une impropriété de vocabulaire, un tour syntaxique douteux, une construction qui sent la langue étrangère. Dans la langue écrite, nous devons nous appliquer à une pureté de verbe absolument parfaite. Quelques critiques anonymes devront faire la police linguistique à travers le monde fort suspect des journaux et des revues et porter sans relâche au pilori les impudents contempteurs de la sainteté grammaticale.

3. Sur ce chapitre, il faut mettre à part la réforme de notre phonétique. En tenant un certain compte de la conformation actuelle de nos bouches, des écoles de diction devront répandre partout la plus exacte prononciation française, c'est-à-dire celle de Paris. Ce travail devrait porter d'abord sur les classes de tout petits. On remarque qu'il se fait là de façon très profitable, en même temps qu'agréable, par la pratique des exercices dramatiques.

4. Pour l'apprentissage du *mot* français (le lexique usuel de la langue française nous est à peu près inconnu), l'Etat québécois devra décréter l'étiquette française obligatoire pour tous les articles de commerce, même importés. Le produit commercial étiqueté à l'anglaise est en effet l'une des principales causes de notre anglicisation inconsciente. Je me surprends chaque jour à penser

d'abord le mot anglais parce que je n'ai jamais vu sur telle fiole, sur tel carton, sur tel outil, sur tel engin, que le mot de la langue étrangère. Une fois que la mémoire imaginative a enregistré ce signe ennemi, c'est fini, la place est prise. (Au fait, la *religion du détail* devra avoir pour premier adepte l'État lui-même, sans lequel la plupart des initiatives individuelles restent inopérantes. L'État a pour fonction spécifique de promouvoir le bien commun. Qu'y a-t-il de plus *commun* que le bien proprement *national* ?).

5. Dans la pratique scolaire, l'*examen de langue* devra être éliminatoire. Autrement dit, on devra refuser les diplômes de l'enseignement primaire, secondaire ou universitaire aux candidats qui, tout en montrant une science scolaire suffisante, feront preuve d'une trop faible connaissance de la langue. (Cette clause, introduite dans les baccalauréats, suffirait à désencombrer plus d'une profession).

6. Chaque individu devra *faire rapport* à un organisme *ad hoc* des *sacrifices* qu'il s'est imposés pour éliminer chez lui ou autour de lui quelques défauts linguistiques et pour promouvoir une meilleure connaissance théorique ou pratique de la langue. Ces rapports devront être mensuels et porter, pour chacun, sur une durée d'au moins *cinq ans*. Les sacrifices consisteront en dépenses de temps et d'argent: on achète un livre traitant de la correction du langage, on l'étudie pendant de longues semaines, de préférence en compagnie; on distribue, autour de soi, comme aumônes nationales, des ouvrages du même genre; si on est "em-

ployeur", on réunit ses employés en cercle amical pour les instruire et s'instruire avec eux de tout ce qui intéresse la langue dans la spécialité commerciale ou industrielle dont on s'occupe. Enfin, on essaie, personnellement, de faire *quelque chose* pour le grand idiome national. (Dans une société, chacun doit s'imaginer que toute la prospérité du groupe dépend de lui seul: c'est la règle la plus sûre, et peut-être l'unique, de l'esprit social).

7. Je ne mentionnerai que pour mémoire la nécessité d'une vaste *organisation scolaire* en vue de la réfection de notre langue. Les juridictions, sur ce point, sont bien déterminées. Je note seulement qu'il n'a jamais rien existé chez nous qui fasse penser à cela. Débordés à quarante contre un par des civilisations qui sont le contre-pied exact de la nôtre, nous n'avons jamais songé que des organismes de préservation pussent nous être utiles! Défaut de prudence? Défaut d'amour?... Sauverons-nous *refaire* là où nous n'avons pas su *préserver*?

8. Pour notre équilibre sociologique, cajoler, avec des tendresses infinies, LA CAMPAGNE. Là, le plus menu détail compte, parce que l'enjeu est extrême, et parce que la partie est extraordinairement difficile. Je laisse de côté les rajustements fonciers qui s'imposent dans notre économie rurale. Mais l'école rurale? Je voudrais que tous les autres problèmes qui nous sollicitent fussent écartés momentanément pour que nous nous occupions de celui-là. S'il est vrai que nous devons être une forte race paysanne, ce problème est le

problème majeur. Où en suis-je ? Je voulais parler de *détails*, et me voilà à éprouver la solidité des charpentes!—Tournons-nous vers la campagne et comblons-la des faveurs les plus délicates. Donnons-lui *les meilleurs de nos instituteurs*, rétribuons au double ses produits autogènes, enlevons des routes que nous lui avons fournies pour s'enfuir vers la ville la poussière qui précipite encore son départ, etc., etc., etc.. Faisons en sorte que la ville devienne déserte, tant il fera bon habiter la campagne!

9. Sacrifices quotidiens encore pour le bénéfice de notre ÉCONOMIE financière, industrielle et commerciale. Prendre chaque jour quelques sous à l'autel de Mammon pour les déposer sur l'autel de la patrie! Il n'est pas un Canadien sur mille qui en soit capable à l'heure actuelle. Nos pères donnaient leur sang, nous ne voulons pas donner la moindre portion de notre "substance". Si nous voulons que la *nation* soit riche, il est évident que *chacun* doit consentir à s'appauvrir. L'économie fermée que nous rêvons d'établir entre les membres de la famille ethnique postulera de tous, au moins dans les débuts, de très durs sacrifices. Chacun devra exiger moins de ses frères et leur donner davantage. J'ai par exemple besoin d'un habit. Le prix de liste du marchand anglais est de vingt dollars, celui du marchand canadien-français de trente dollars (je parle d'un prix honnête nécessité chez ce dernier par des conditions d'approvisionnement moins favorables). Mon compatriote vendeur et moi devons verser chacun

cinq dollars sur l'autel de la patrie... Et ce sacrifice reviendra, de façon équivalente, trois cent soixante-cinq fois l'an!

10. Dans le même ordre d'idées, pour le relèvement de notre économie, nous devons impérieusement nous vouer au *culte de la frugalité*. Notre rage du luxe n'a plus de bornes. Et nous ne recherchons pas avec une frénésie moindre les plaisirs de la bouche sous la forme du tabac et de l'alcool. Je trouve tristement dérisoires les efforts que s'imposent cinq ou six de nos compatriotes pour nous enrichir nationalement quand les neuf dixièmes de notre peuple gaspillent ainsi en vanité et en sensualité le meilleur de leur avoir. (Calculons le nombre de nos jeunes gens que le seul usage de la cigarette empêche de s'établir et osons relever les conséquences de tout ordre qui peuvent découler de ce fait-là). Chaque famille devra donc supprimer le budget des tabacs et des alcools et restreindre d'une bonne moitié la part accordée au *luxe* (mobilier, voitures, vêtements, voyages). Voilà des *détails* qui paraîtront à quelques-uns déborder la définition du mot!

11. *Fanatisme* du détail dans la fidélité aux OBLIGATIONS MORALES ET RELIGIEUSES. C'est évidemment le point qui importe le plus, même nationalement parlant. Et ici le mot "fanatisme" est le seul bienvenu: il exprime au juste l'ombrageuse délicatesse que doit prendre notre volonté d'être fidèles quand il s'agit des devoirs divins. Mais ici la délicatesse, plus encore qu'aileurs, consiste à mettre toujours du surplus. Si

Dieu ou le pauvre nous demandent notre tunique, il faut constamment donner aussi notre manteau. — Par conséquent, pour passer aux exemples concrets, il faudra radicalement modifier notre moralité des affaires: au lieu de vouloir tromper le plus possible dans les marchés, comme nous y porte un instinct devenu chez nous universel, nous considérerons *comme un crime* de frauder *pour un seul sou*; allant même plus loin, crainte de rester en deçà, nous mettrons toujours des sous de plus, au bénéfice de l'autre partie contractante (la lutte de libéralité devrait redevenir une chose "canadienne"). — Par conséquent encore, nous essaierons d'imprimer à chacun de nos actes une intention divine, et toute l'économie spirituelle de notre peuple prétendu religieux s'en trouvera bonnement révolutionnée; nous réapprendrons l'usage *intérieur* de la prière, afin que la théorie de la grâce (suffisante ou efficace) ne reste pas dans le catéchisme, car on a vu des peuples mourir spirituellement auprès de très beaux imprimés qui expliquaient Dieu. Un chrétien qui "suit son affaire" donne, sur quinze ou seize heures de veille, quinze ou seize heures à la vie chrétienne. C'est là l'adoration en esprit et en vérité. Je suis à la recherche d'une *école de spiritualité* qui puisse refaire *rapidement* notre éducation sur ce point.

* * *

Voilà quelques *détails*, un très petit nombre d'*exemples*. Quand on aura multiplié ces précisions par cent et mille, on sera en mesure de tracer un

programme proprement dit, par grandes lignes. Mais malheur à nous si les programmes nous font oublier les principes, et malheur si les principes nous laissent oublier les détails!

Redressons donc à la fois dans le coeur et dans l'écorce, au centre et à la circonférence. Ne faisons pas deux clans, l'un qui s'occupe de l'esprit, et l'autre, de la lettre. Soyons tout entiers en même temps occupés à l'esprit et à la lettre. Ainsi nous serons entièrement vivifiés. J'admire les hommes qui travaillent toujours en profondeur et qui ne viennent jamais en surface. A force d'approfondir, ils finiront bien par *défoncer*. Qu'ils daignent donc remonter un peu après avoir touché le creux de l'abîme! Et les autres, qui sont tout en minuties, apprenons-leur que leur multiplicité se perd si elle ne repose sur une forte unité. Actuellement, il semble que nous soyons à mi-distance entre l'unique et le multiple, et c'est pourquoi nous donnons l'impression d'être assis entre deux sièges... Les deux principes par lesquels un individu se ranime doivent aussi ranimer un peuple.

Auguste BENOIST

Des pérégrinations à travers la province, quelques lettres des coins les plus écartés, nous montrent que le drapeau national s'implante progressivement chez nous. Mais il reste beaucoup à faire. Le mot d'ordre subsiste donc: Propagande! Propagande!

Olivar Asselin

Je vis Asselin pour la première fois vers 1901. Les étudiants ayant fait un de ces chahuts d'enfants gâtés dont ils étaient coutumiers, Asselin les chargea durement dans je ne sais plus quel journal. L'attaque fit sensation dans les milieux universitaires, car on acceptait facilement ces mœurs de jeunes sauvages qui y gaspillaient leurs forces vives. Le lendemain, comme nous entrions à l'Université, nous aperçûmes Asselin qui passait dans un fiacre. On s'attendait à une carrure de polémiste. Nous vîmes un jeune homme mince et pâle, aux lèvres serrées. Ce fut le début de cette époque, la plus féconde de sa vie, qui va de 1900 à 1910. La plus remplie, la plus pure, la plus efficace.

On n'a pas idée de la stagnation du milieu où vivait notre jeunesse. On y respirait une telle apathie que les plus nerveux s'y engourdissaient. Un sommeil lourd dont on ne se réveillait que pour les aventures stérilisantes d'un individualisme primaire.

Quand Asselin vit, un jour, que cette poignée de Français d'Amérique était en train de sombrer dans la bêtise, dans l'ignominie des lèpres politiciennes, dans les abdications d'une éducation amorphe et impersonnelle, il se jeta dans la lutte. Pendant une dizaine d'années, il incarna pleinement le vouloir-vivre du peuple canadien-français. Pour contenter l'avidité des jeunes âmes, il apportait enfin les thèmes éternels qui poussent l'homme à s'oublier. La belle

étape. Ceux qui ont vécu l'émotion des premiers Nationalistes ne s'y trompèrent pas. Il y avait là, derrière des moyens d'attaque fragiles et minces, derrière ce petit hebdomadaire qui tenait dans la main, méprisé et traqué par les puissants, une volonté latente, un sourd refus de toutes les bassesses du temps, qui réveillèrent dans le jeune Français de Laurentie égaré dans les décevantes expériences de l'égoïsme, les nobles instincts refoulés et endormis par les eunuques de la politique et de l'éducation.

De santé fragile, de tempérament dévorant, Asselin fit litière de son repos et de tout confort. Au milieu des gens gavés et bavant d'opportunisme graisseux, il entra dans la voie des sacrifices héroïques, sans oublier ceux de la faim. Il faut dire cela très haut. De sa plume nette et incisive, il enfonçait dans les chairs vives de notre petit peuple les traits les plus virulents qui faisaient mal et secouaient la torpeur. Pour mieux défendre ce qu'il voulait sauver, il fit de sa plume une chose rare et presque unique à ce moment-là : il lui donna un accent, une couleur, une précision, une verve, un style enfin. Il conquit, d'un grand effort, la vigueur, la verdeur, la variété, la richesse. Sa prose tranchait sur l'amas de clichés que débitait le journalisme quotidien. Dans cette masse inerte et quantitative, Asselin introduisit la notion de qualité.

Il était un grand impressionnable. Sujet au rythme des exaltations et des dépressions, il s'usait à vouloir persister dans l'option. On n'avait qu'à lui regarder la bouche et les yeux où passaient de la brume, des étincelles et des contractions. Il dut dé-

couvrir très vite en lui ces dispositions décevantes que connaissent tous les grands nerveux, car il était fort intelligent. — Il avait le goût du vouloir. Aussi marchait-il souvent sur une route tendue et pleine de raideur. La sérénité habita peu son cœur. Il n'y put arriver qu'à la fin, et encore ! ... Quelques mois avant sa mort, je le vis entrer chez moi et s'asseoir dans un geste de fatigue. Deux ou trois fois il répéta : "je suis las". La conversation ne marchait plus rondement. Il hésitait. Il devait avoir quelque chose de particulier à dire. Je ne pus l'apprendre. Il repartit, emportant son secret. Les hommes se livrent peu. C'est dans le silence des imprégnations les plus subtiles et les plus secrètes que se préparent les évolutions les plus radicales.

Il porta la torche dans les coins obscurs de nos déficiences, dans la politique, dans la littérature, dans l'éducation. A peu près seul de son temps, il découvrit que le problème était d'ordre éducationnel. On était alors exclusivement hanté par l'électoratisme. Nous ne voyions de guérison que dans les curettages politiques. Avec une clairvoyance rare, une lucidité exceptionnelle pour l'époque, et malgré que lui-même fût partisan d'une amélioration parlementaire un peu exclusive, il mit le doigt sur la plaie d'une éducation vidée de tout réalisme, livresque, n'incarnant rien. Il le fit parfois avec une violence qui scandalisait ses contemporains. Ce qu'il en reste de positif, c'est ceci. Malgré l'enlisement général qui gagnait les intelligences et les cœurs, Asselin fut la première réaction (encore que parfois excessive), contre l'ambiance de suffisance où végétait

la masse des éducateurs. Plus encore que la fondation de la Ligue nationaliste, elle témoigne d'une intuition profonde de la réalité.

Les natures complexes restent toujours une énigme, par leurs contradictions: elles affligent particulièrement l'hypocrisie bourgeoise. D'un être charnel tenté par l'appel des oppositions intimes, on fait une abstraction classée définitivement, jugée sans rémission. Les contradictions d'Asselin contribuèrent à l'enrichir, à nuancer sa pensée; mais il tenta de se réhabiliter en mettant de la logique où il y avait autre chose. Là où le subjectif l'emportait, il voulut raisonner. On ne reprocherait pas à Asselin de s'être contredit, s'il y avait apporté une certaine humilité. Là réside sa faiblesse: ne pouvant s'y dépasser, il manqua quelquefois de magnanimité. Ce qui est plus triste que de changer, c'est d'en rendre les autres responsables. On a vu ça chez nous. Tel homme qui abaisse sa grandeur et sa noblesse réelles jusqu'à insulter le disciple resté fidèle au passé, c'est quelque chose d'assez pénible à voir. Sus à l'orgueil !

L'instinct nous harcèle de toutes parts. Quand nous y cédon, quand il nous réduit, prenons-y donc la mesure de notre faiblesse. Pour guérir de ces misères, il faut commencer par en accepter les leçons. Quoi de plus utile et de plus beau ! Que celui qui, sous un beau ciel étoilé, n'a pas senti trembler son pauvre cœur charnel, ose montrer sa face inhumaine !

Ne retenons de la vie d'Asselin que la partie féconde, celle qui restera: l'autre, laissons-la tomber dans l'oubli. N'en gardons que les sommets. Dans cette bousculade ininterrompue, dans ces polémiques

amères, dans ces angoisses qui passaient de la poursuite judiciaire aux difficultés de l'improvisation, dans ces procédés de lutte, changeants, neufs et vieux, dans ces alternatives d'insécurité physique et de détente ironique, dans cette existence risquée, hasardeuse, pleine de départs, d'insatisfaction et d'inquiétude, que peut-on extraire de précieux et d'authentiquement humain ? Il nous semble que la source la plus pure d'où jaillit cette action, c'est la passion de la liberté. Les hommes révèlent peu les motifs intimes de leurs démarches, l'essentiel de leurs amours ou de leurs haines. Il nous paraît que son grand amour du français révéla à Asselin tous les trésors de libération intérieure que contient cette langue depuis Pascal jusqu'à Péguy.

Il y avait aussi autre chose. Un jour, nous étions deux à qui Asselin racontait une aventure de charité et de mysticisme. Au milieu de son récit, son émotion fut telle qu'il dut s'arrêter: la gorge serrée, les yeux humides, incapable de refouler cette mystérieuse et brusque vision de l'emprise divine, il s'arrêta quelques instants avant de reprendre le ton de la conversation. Cette échappée en disait long: on ne pouvait pas ne pas sentir comme cette émotion le frappait dans les parties vitales de lui-même. Cela dura quelques instants: dans cet ébranlement se révélait aussi le mode de contact, rapide et violent, des images divines auquel était soumise la sensibilité d'Asselin et s'expliquaient les subites et fugaces sautes de son humeur. Il disait clairement qu'Asselin était un croyant en profondeur. Et comme il ne parlait jamais de ces choses, qu'une pudeur instinctive arrêtaît de ce côté

les épanchements de sa plume, et qu'il n'en monnayait jamais ni les luttes, ni les échecs, ni les succès, ni les tempêtes, ni les beautés, il faut en conclure que son catholicisme était réel et d'une haute qualité.

Asselin manqua peut-être une fraction de sa vie. Il en reste des parties solides et qui ne mourront pas.

Arthur LAURENDEAU

A propos du nationalisme canadien-français

Du dernier livre de Victor Barbeau, *Pour nous grandir*, dont nous reparlerons bientôt, ces lignes vigoureuses sur la nécessité d'un patriotisme constructif :

"...c'est une carrière que de souffler sur le ressentiment, attiser la haine. C'est de quoi notre nationalisme a principalement vécu jusqu'ici. Au lieu de tendre à nous élever, il s'est employé d'une façon systématique à diminuer les autres. Or, vous l'avouerez-je, cela aussi me donne la nausée. *Je ne porte point ma conscience dans la poitrine des autres.* Si je tombe, c'est ma faute. Qu'on m'ait donné un croc-en-jambe ne diminue que de peu ma responsabilité. C'était à moi de l'éviter. Nous sommes tombés. Alors, ne disons pas, en rechignant comme des enfants malingres, on nous a fait tomber. *Demandons-nous plutôt pourquoi nous n'avons pas su, malgré les embûches, nous tenir debout.*"

Voix de la jeunesse

Nous avons publié il y a quelques mois un jugement fort sévère de deux jeunes collaborateurs sur la jeunesse féminine du Canada français. Cette chronique a suscité de vives réactions; nous nous en déclarons satisfaits, et peut-être devons-nous avouer que c'était notre désir secret . . .

Extrayons de notre courrier la réponse suivante, que nous ne pouvons, faute d'espace, publier en entier. Elle est de l'une de nos abonnées de Lévis et contient des mises au point opportunes que nous discuterons chemin faisant.

Mademoiselle L. reproche d'abord à nos collaborateurs un jugement qu'elle qualifie de superficiel: " Car c'est bien d'un jugement superficiel qu'il s'agit. Seriez-vous placé sur un monticule qui vous permette de contempler toutes les jeunes filles du Québec ? . . . Des jeunes filles sincères, ardentes et pieuses, canadiennes-françaises dans toute l'acception du terme, mais il y en a, et en quantité! Pourquoi faut-il que vous méconnaissiez jusqu'à leur existence ? Ces jeunes filles qui se sacrifient chaque jour pour leur famille, qui, de leurs deniers, aident leurs pères à se créer une situation, qui ne négligent pas, quand elles sont libres de le faire, d'augmenter la somme des connaissances acquises au couvent, qui partagent vos rêves et vos aspirations, mais elles existent, et en bon nombre!" Ici, chacun d'entre nous pourrait écrire des noms propres, et je ne crois pas que monsieur Chaput et monsieur Leduc s'inscrivent en faux là-contre.

"Alors pourquoi faut-il, continue notre correspondante, que leur modestie, et le tapage discordant de quelques-unes, vous empêchent de les reconnaître comme des sœurs ? . . . N'avons-nous pas nos organisations à nous, jeunes filles, et dont le nombre va toujours augmentant ?" Et mademoiselle L. de citer les sections féminines de J.E.C., de J.O.C. et de J.I.C., des cercles d'études, des bibliothèques, des ouvroirs, etc.

Messieurs Chaput et Leduc répondraient avec raison qu'ils ne s'attaquent point aux jeunes filles dont parle notre correspondante, mais qu'ils constatent et déplorent le fait qu'elles ne sont qu'une poignée.

Soit, réplique mademoiselle L. "Mais avant de nous jeter la pierre, avez-vous songé que nous aussi, parfois, nous pouvons entretenir des craintes à votre sujet ? Croyez-vous en toute sincérité que le spectacle qui s'offre à nos yeux soit toujours édifiant ? Ne nous arrive-t-il pas de constater, à certaines conférences sur des questions sociales et nationales, sur des problèmes intellectuels, que l'auditoire presque entier est composé de jeunes filles ? Pouvons-nous nous empêcher de voir, sur le bord des trottoirs ou au cabaret, des rassemblements de jeunes gens qui, le mégot aux lèvres, ne semblent avoir qu'une préoccupation : tuer le temps ?

"Parmi les innombrables chômeurs qui peuplent nos villes, combien assistent à une messe sur semaine ? Nos bibliothèques publiques sont-elles plus fréquentées depuis que sévit la crise ? Quel soin les élèves des collèges commerciaux apportent-ils à conserver (je ne dis pas à augmenter) leurs connaissances acquises ? D'où vient, devant une jeune fille ayant suivi un cours analogue, l'infériorité — si souvent constatée par les patrons — d'un jeune homme ?

"Et même chez vous, messieurs les étudiants, n'y a-t-il pas des amateurs de cartes, de parties de gouret ou de rugby, ou même des amoureux de la dive bouteille ? Combien d'entre eux, après un gaspillage irréfléchi de leur temps, ne voient-ils pas avec terreur la date des examens et ne déclarent-ils pas, remplis d'appréhension, qu'il va falloir *chauffer* . . . ?

"Et lorsque vous blâmez la conduite de quelques débutantes, ne vous payez-vous pas simplement de mots ? Le sérieux d'une jeune fille n'a-t-il pas parfois comme conséquence de vous effrayer ? . . ."

Voilà ce qui s'appelle un plaidoyer *ad hominem*. Dans son ensemble, il frappe juste. Oui, la légèreté et l'insouciance sont défauts aussi bien de la jeunesse masculine que de la jeunesse féminine. Oui, la plupart des mouvements de valeur ne groupent qu'une infime fraction de la jeunesse canadienne-

française. Ce n'est point un problème de sexe, mais un problème d'individus et de milieu.

D'où viennent cette apathie et cette négligence générales ? Pourquoi, malgré un réveil national authentique, en sommes-nous encore à nous interroger (quand nous prenons la peine de le faire) sur ce qui devrait être nos premières raisons de vivre ? Pourquoi la paresse intellectuelle, et pourquoi le défaitisme inavoué des masses ? Pourquoi l'incuriosité dans le domaine social ? Pourquoi des divisions stérilisantes ?

Après l'abbé Groulx, Esdras Minville, Arthur Laurendeau, Victor Barbeau et quelques autres esprits clairvoyants, nous répétons : défaillance des hommes, défaillance des institutions (et surtout de l'éducation). Démissions intérieures bien avant les lâchages collectifs. Peur de vivre, refus des responsabilités. Car les manières de trahir sont infinies.

Alors ?

"Je ne porte point ma conscience dans la poitrine des autres", conclut Victor Barbeau. J'ai assez de mon poids de péchés, que chacun se charge des siens. Il ne s'agit point d'opposer des revendications les unes aux autres. Mais, en soi, de faire l'option définitive.

Jeunes filles et jeunes hommes, nous avons chacun nos responsabilités. Acceptons-les. A l'autre, plutôt que d'offrir des amertumes ou des polémiques, apportons beaucoup d'amour. Au lieu d'exclusions réciproques, un effort profond de collaboration.

"Puis-je vous suggérer un moyen, conclut mademoiselle L., d'éveiller l'attention d'une jeune fille sincère, et d'intéresser son esprit, afin de l'entraîner dans le sillage du vôtre ?

"Tout d'abord, parlez-lui sans crainte de ce qui vous intéresse. Pourquoi garder pour vos conciliabules masculins les graves idées qui hantent votre cerveau, et que vous trouvez trop graves pour elle ? Elle ne s'y intéresse pas ? Au début, c'est assez compréhensible. Mais persévérez. Le succès couronnera vos efforts, et — double avantage — devant les questions ingénues qui ne manqueront pas de surgir, vous découvrirez vos propres lacunes.

"Pourquoi, au lieu de l'amener voir Bouboule ou Robert Taylor, ne pas lui apporter un journal, une revue intéressante, et la commenter avec elle, pourvu que ce soit sans pédantisme ? Pourquoi — je donne ces deux exemples parmi cent autres —, au lieu de la traditionnelle boîte de Laura Secord, ne pas lui offrir un beau et bon livre qui l'éclairera et lui inculquera de saines idées ?

"Et puis, si tout ne va pas assez vite à votre gré, soyez indulgent. Songez que ce genre d'études a pour elle moins d'attraits que pour vous, que peut-être les circonstances ne lui sont pas favorables, et que, par suite, elle s'y porte avec beaucoup moins d'enthousiasme. Soyez convaincu que, dans votre œuvre de régénération, il faudra d'abord compter avec le temps, y mettre un peu de votre patience et de votre douceur masculines . . ."

* * *

Il ne s'agira toujours que d'efforts individuels. Nous savons leur fragilité. La jeune fille cernée de toutes parts par son milieu, combien de temps *voudra-t-elle* ? combien de temps saura-t-elle résister ?

C'est pourquoi nous invitons toutes les bonnes volontés à collaborer. Sur le plan social et national, la Revue pourrait servir de point de rencontre. Nous suggérons l'idée à nos lectrices, elles ont la parole. Quel travail serait possible ? Selon quel mode ? dans quelle mesure la coopération pourrait-elle exister ? sur quels points précis (par exemple, les problèmes de l'éducation, ceux du foyer à établir, de la pédagogie nationale, etc.), sur quels points précis la rencontre s'opérerait-elle ?

Nous attendons leur réponse.

LE GUET

Responsabilités

Au commencement de notre misère, il y a l'école ; au commencement de notre libération, il y aura l'école !

Victor BARBEAU

La Cendrillon de l'éducation

Il n'a jamais été autant question d'éducation qu'à notre époque. Et c'est fort heureux. Car cet état d'esprit indique remarquablement qu'en dépit de l'anarchie inquiétante des idées dans presque tous les domaines, le concept de la nécessité de l'éducation est universellement accepté. Le temps n'est plus où l'on répétait sous le manteau, sinon ouvertement, qu'à trop vulgariser l'instruction dans les masses, il en résulterait inéluctablement de graves perturbations sociales et économiques. On craignait avant tout qu'il devienne bientôt impossible de recruter suffisamment de gens pour les travaux mercenaires et les besognes serviles. Les événements — dont le cours est si souvent capricieux — se sont chargés de disposer victorieusement de ces sophismes brillants et surannés. Le fils de l'artisan comme celui du banquier ont tous deux droit aux mêmes privilèges scolaires, à tous les stades de l'enseignement, du primaire au supérieur. Rares en effet sont les parents — quels que soient leur état de fortune ou leur rang social — qui n'aspirent pas à doter leur progéniture d'une solide instruction. A défaut d'argent, on veut que les enfants soient suffisamment instruits pour pouvoir se débrouiller facilement. Car si la fortune est aléatoire et peut se dissiper rapidement, les connaissances acquises en revanche ne se perdent jamais.

Si l'on s'entend dans tous les milieux sur l'impérieuse obligation pour les parents et l'Etat d'imposer à l'enfant un minimum donné d'instruction, l'opinion publique par contre se divise quant à la forme et aux modalités que doit prendre l'éducation. Et l'on est encore à se demander: *Qu'est-ce que l'éducation?* Simple en apparence, la question ne laisse pas de rendre perplexes le profane comme l'éducateur blanchi sous le harnais à qui elle est posée à l'improviste. C'est que l'éducation, aux principes impérissables, est ondoyante à l'infini et doit se plier aux desiderata et aux nécessités d'une époque. Notre siècle, on le conçoit aisément, n'envisage certes pas le problème comme l'ont fait antérieurement les XIII^e ou XVIII^e siècles par exemple. Faire le point de temps à autre est donc une mesure nécessaire pour éviter que l'éducation ne vienne à sombrer dans le conformisme.

L'éducation — nous apprend le Larousse de poche — est la culture *physique, intellectuelle et morale* de tous les êtres susceptibles de développement et d'amélioration. On a bien lu, *physique*. Laissons aux pédagogues et aux moralistes le soin de trancher *urbi et orbi* les côtés intellectuel et moral. Contentons-nous ici de mettre en relief l'aspect purement physique de l'éducation. Pour être à la page, ne pas paraître rétrogrades, nous nous devons en toute justice de tirer de l'ombre — où on persiste malicieusement sinon par ignorance au Canada français à la reléguer — la plus humble de la trilogie pédagogique, bien qu'elle soit au fond la plus essentielle à la vie: *l'Education physique*. Si Marie

a la plus belle part, n'oublions pas le rôle discrètement utilitaire de Marthe.

L'objet de cette étude est vaste et complexe. Faute d'espace, analysons rapidement l'importance de l'Education physique en fonction d'abord de l'individu puis de la collectivité. Nous ne pourrions donc pas aborder la technique de l'exercice, les rapports entre la culture physique et les sports, etc.

La vie physique de l'individu se divise en trois périodes bien caractérisées: a) *préparation* (de la naissance et même antérieurement jusqu'à l'âge de 7 à 8 ans); *formation* (de 7 à 33 ans environ — époque où l'homme atteint généralement à la plénitude physique); *conservation* (de 33 ans jusqu'à la mort). Cette division tout arbitraire nous aidera cependant à mieux comprendre le processus, commun à tous les êtres vivants (et l'homme n'est qu'un animal trop souvent desservi par une raison détraquée), de la naissance, de la croissance et enfin du déclin jusqu'à la culbute finale. La fosse est le terme de l'existence humaine. Même s'il n'est qu'un éclair dans la course du temps, l'homme se doit de jouer son bout de rôle dans la comédie universelle.

Semblable à une mécanique compliquée et savante, le physique demande des soins incessants pour donner son maximum de rendement; l'effort est surtout vital dans l'enfance et dans l'adolescence. Il est une vérité qu'on oublie trop au prix d'incommensurables conséquences: *la nécessité de procurer aux enfants tous les moyens voulus pour*

faciliter leur croissance physique. Traduisant admirablement sa propension au mouvement, le jeu doit satisfaire pleinement l'appétit de l'enfant au même titre que le boire ou le manger. "A 3 ans, disait Platon, à 4, à 5 et même jusqu'à 6, les amusements sont nécessaires aux enfants. A cet âge, ajoutait-il, ils ont des jeux qui leur sont pour ainsi dire naturels et qu'ils trouvent d'eux-mêmes lorsqu'ils sont ensemble". S'il y a tant d'enfants étiolés, pâlots — victimes en puissance de la phtisie — n'est-ce pas pour une bonne part à cause du manque de terrains de jeux, de stades salubres et ensoleillés ? Nos remarques visent les grands centres comme les moyens. Et pourtant, l'État devrait assurer à ses futurs citoyens une bonne santé, en cherchant par tous les moyens à les fortifier et à les durcir physiquement. L'homme mûr — fût-il riche comme Crésus et sage comme Salomon — mènera une existence misérable et généralement de courte durée si son corps, aux périodes cruciales de préparation et de formation, n'a pas reçu les soins appropriés. Ce n'est qu'au prix d'une politique intelligente qu'il est possible de s'assurer des générations saines et vigoureuses. La discipline physique pour l'enfant doit être bénigne, la moins tracassière possible.

Dès l'âge de raison, l'enfant entre dans la seconde phase — celle de la formation — et requerra désormais des directives physiques. Sans délaisser les jeux naturels tels que la course, le saut, etc., l'enfant sera maintenant astreint à des exercices ordonnés en vue de le bien former physiquement et de lui bâtir une solide musculature. Comme le travail cérébral tiendra une place de plus en plus

grande, le corps doit travailler énormément afin d'épauler l'esprit, vite gagné par la névrose sans le contre-poids physique. Au simple point de vue moral, l'exercice devient un besoin primordial et joue aussi son rôle intellectuellement. On doit donc pousser l'enfant à jouer continuellement en dehors des études. Tout établissement scolaire doit comporter un terrain de sports. C'est essentiel, non seulement pour le sport, mais pour la santé, les études. On ne travaille bien, surtout quand on est enfant, que quand on est gai. On n'est gai que quand on joue. Or, nous dit Lucien Dubech, on ne peut pas jouer dans une prison. Le terrain de jeu, qu'on pourrait volontiers appeler terrain de joie, est donc indispensable aux études.

Pour posséder une éducation complète, le jeune homme doit faire la part du corps comme celle de l'esprit. Sinon, l'éducation est tronquée, bancal, et risque de faire de lui un désaxé ou un fruit sec. Une éducation trop cérébrale est un non-sens. L'expérience nous enseigne que les vertus morales ne fleurissent que lorsque le corps est soumis à un ensemble de disciplines physiques. Jouer n'est pas, comme d'aucuns le clament sottement, une perte de temps mais une nécessité. L'interdépendance de l'esprit et du corps est un critère inattaquable.

La jeunesse est précisément cette époque où la personnalité — fusion des qualités comme des travers individuels — commence à s'affirmer, à se dessiner. Le fonds est là, en friche. Il n'y a qu'à le travailler pour qu'apparaissent aussitôt ces belles qualités : cran, audace, courage, fermeté, volonté, esprit de décision, etc. Le jeune homme

commence aussi son apprentissage de la vie en société. L'enfant seul, ou vivant dans un cercle restreint, n'a pas l'habitude de la vie en société et se plie difficilement aux exigences de la communauté. Au stade, même tout petit, l'adolescent apprend à connaître les autres, à les supporter; en partageant leurs jeux, il doit se plier à une discipline consentie. Toutes ces conditions remplies font plus que beaucoup de leçons morales abstraites pour la formation des caractères. Ceci dit pour mettre en relief que des qualités psychiques peuvent également être acquises au stade en même temps que des qualités physiques. Cette importance du physique, Socrate l'avait notée: "N'est-il pas bien connu que beaucoup de gens ne doivent leur débilité qu'à leur inaptitude aux exercices du corps? La faiblesse de la pensée, le manque d'énergie, les mauvais penchants, la mélancolie et jusqu'aux égarements les plus absurdes se développent chez eux. Et, termine le philosophe grec, leur science ne leur sert de rien".

Physiquement, l'homme est au zénith vers 33 ans. Passé cet âge, impossible d'augmenter son potentiel musculaire. Il faut désormais vivre sur les réserves acquises durant la jeunesse. On est au haut de la côte. Il existe là un plateau où il semble que pendant une dizaine d'années, l'homme ne vieillit guère. Puis — perspective peu riante — c'est la descente vers la déchéance physique. Pour les alcooliques, les luxurieux, les gourmands, les sybarites, etc., la côte dévale à pic. En revanche, les modérés freinent mieux sur la pente savonnée. La loi des compensations travaille alors à leur

avantage. La nature ne souffre pas impunément de violence. Toute bévue, toute incartade se paye tôt ou tard.

Une erreur commune est de penser que l'exercice n'est pas essentiel à l'âge mûr. Pour ne pas avoir le caractère violent de l'époque juvénile, l'exercice doit être suffisant pour combattre la tendance du corps à la paresse, lourd de graisse et vite incapable de tout effort. La sédentarité est pire que le mouvement exagéré. La mesure et le bon sens doivent guider tous les actes de l'âge mûr et de la vieillesse. Au nom de la médecine immémoriale, Hippocrate ne dit-il pas: "Toutes les parties du corps, étant destinées à un usage précis, se maintiennent saines et conservent une longue jeunesse quand elles servent à cet usage et qu'on leur demande, dans une mesure raisonnable, les services auxquels chacune d'elles est habituée. Mais si elles restent sans emploi, elles deviennent malades, s'étiolent et dépérissent". Ces conseils millénaires n'ont rien perdu de leur actualité. Terminons nos remarques sur l'exercice en fonction de l'individu en disant que la qualité principale du corps, c'est la santé. Sans ce bien inappréciable, la vie est fade et morne.

Une société est composée d'individus. Or, un tout ne vaut que par ses parties. Il importe donc pour une nation de diminuer le plus possible le nombre des inaptes. Non comme à Sparte, où tout enfant difforme était impitoyablement supprimé, mais en prévenant leur apparition par des mesures prophylactiques. Tout nouveau-né devrait être confié dès sa naissance à la clinique

infantile. L'importance du capital humain — la richesse par excellence — n'est vraiment apparue qu'au XIX^e siècle. Auparavant, l'homme aux yeux de l'État n'avait guère de valeur. Quand on ne l'assimilait pas tout bonnement à celle des denrées!

Heureusement qu'aujourd'hui, il en est autrement. Dans les États totalitaires — Allemagne, Russie, Japon — la médecine et la chirurgie ont fait des merveilles pour augmenter le cheptel humain. Dans ces pays, l'homme appartient à l'État comme dans l'antiquité. Le mariage est encouragé et toute naissance primée afin d'accroître la population (tout homme étant en principe soldat). Dépouillées de leur racisme outrancier, ces théories mériteraient qu'on les étudie soigneusement à la lumière de notre histoire et de nos traditions.

Où en sera le Québec dans cette course vers la suprématie ethnique? Petit peuple pauvre et entouré — tel un îlot — d'une mer anglo-saxonne, résisterons-nous ou sombrerons-nous? Pour les pessimistes, notre disparition est l'affaire d'un siècle. Les optimistes au contraire nous voient maîtres de l'Amérique du Nord avant deux siècles. La vérité est tout autre et se situe au milieu de ces pôles. Minorité nous sommes, minorité nous resterons. Si notre natalité dans le passé — la plus forte du monde blanc — nous a permis de tenir victorieusement devant le flot de l'immigration étrangère, nous ne pourrons guère compter sur ce facteur dans l'avenir. Notre prolificité extraordinaire n'est plus dans les villes qu'un souvenir. Notre seul espoir réside essentiellement dans une campagne en vue de ne plus perdre ou distraire

la moindre vie humaine. Endiguons l'émigration des nôtres en leur fournissant du travail en territoire québécois. Il faudra désormais nous compter afin de mieux serrer les rangs, nous toucher du coude. A son devoir de donner à l'État des enfants, le citoyen devra ajouter celui de les garder vivants en les fortifiant au maximum. Voilà le vrai civisme à propager! Mais, pour atteindre cet idéal — devenir un peuple fort et viril — généralisons l'Education physique. Instaurons-la au plus tôt car elle est actuellement inexistante. Nous avons déjà trop tardé. Il ne s'agit pas de détruire, mais d'édifier. Le terrain est vierge ou à peu près de toute construction. Nous avons suffisamment colonisé le Ciel en le peuplant de *petits anges*. Visons maintenant plutôt à peupler le Canada et le Québec en particulier.

A cet égard, la science moderne peut préciser les effets de l'exercice et remplacer les opinions par des constatations. Profitons des moyens nouveaux dont disposent les grandes nations opulentes. Après avoir étudié soigneusement leurs méthodes et vérifié leurs expériences, adaptons le tout à notre tempérament national. Méfions-nous surtout de l'improvisation hâtive, génératrice de cruels désenchantements. L'enjeu est trop important pour que l'on commette la moindre bévue.

Sinon, nous justifierons sur le plan collectif la maxime chinoise, vieille de 40 siècles: "L'homme est un enfant né à minuit; quand il voit lever le soleil, il croit qu'hier n'a jamais existé".

Jean-Robert BONNIER

Nos interventions

Montréal le 19 mai 1937.

Monsieur J.-C. Elliott,
Ministre des Postes
Ottawa.

Monsieur le Ministre,

Le 18 février 1936 j'avais l'honneur de vous demander au nom de notre Ligue, à l'occasion de l'accession au trône du roi Edouard VIII, de faire disparaître de la série actuelle de nos timbres-poste toutes les légendes anglaises qui n'ont pas été traduites.

Or, votre département vient d'émettre un timbre commémoratif de trois sous, où on lit: "H. M. George VI — H. M. Queen Elizabeth". Ce timbre n'est que temporaire, nous ne soulèverons donc pas d'objections particulières à son sujet. Mais ce qui à nos yeux ne peut être toléré indéfiniment par l'élément français de ce pays à moins que le caractère de citoyens de seconde zone ne soit par lui jugé sans importance, c'est que la série actuelle des timbres canadiens comporte des légendes exclusivement anglaises, telles les suivantes: "R.C.M.P.", "Niagara Falls", "Parliament Building Victoria" et "Champlain Monument".

Comme nous le disions dans notre lettre de l'an dernier, de la loyauté envers le bilinguisme officiel dépendent le bon ordre et la bonne entente dans notre Confédération. Aussi nous vous demandons ou de traduire ces légendes ou de les faire disparaître.

Votre sincèrement dévoué,

Le secrétaire

Hermas BASTIEN

Chapelles non désaffectées

Avant la Guerre, avant la Crise, les chapelles littéraires, philosophiques, politiques, surgissaient chaque mois en France et en Belgique. C'est en vain qu'on essaierait de les recenser, elles pullulent comme des champignons; or plusieurs sont vénéneux. Les bienheureux d'arrondissement comptaient deux, trois fidèles, le vénérable de canton avait une zélatrice. Le Ciel pour le dévot, non pas le dévot pour le Ciel. Un peu plus, on aurait breveté son patron. Un drapeau comme un autre. Un fanatisme en vase clos. On faisait le vide pour que le Saint brillât plus lumineux. Et les disciples défendaient sauvagement leur madone, un fétichisme souvent.

Ces jeunes gens (plusieurs portaient barbe chenue, et du thermogène sur une poitrine étroite), ces jeunes gens, leurs oeillères évidentes les préservaient de la distraction, ils regardaient plus fixement. Un fanatisme un peu ridicule qui aurait peut-être bâti. Un fanatisme bienvenu surgissant à une époque de doute universel. Étouffés de négations, asphyxiés de zéros, quelques-uns ne croyaient à rien qui s'inventaient une croyance. Pour user d'un vocable à la mode, les jeunes d'avant-crise vécurent enfin sous le signe des religions. Les idoles précèdent Dieu dans la parade universelle. Elles s'effondreront d'elles-mêmes, la foi, plus vivante qu'elles, restera, vassale déjà soumise, prête à s'agenouiller devant le suzerain

inconnu. Une foi à la recherche d'une religion, et qui les essaie toutes, c'est notre époque assez bien décrite.

Au pays de Québec, ces chapelles symboliques se montrèrent moins nombreuses. Trop occupés de luttes politiques, les couleurs conventionnelles seules tranchant l'une sur l'autre, nos aînés n'avaient cure de sacrifier au petit dieu du carrefour. La religion, le plus souvent une affaire de prêtres: ils n'éprouvaient pas le besoin de cultes accessoires, idéologiques. Les idées au surplus, matière de définitions pour une dialectique qui ne franchissait pas les murs vieillots du séminaire diocésain. Ils laissaient la couture et la cuisine aux femmes, ces esclaves fécondes, les idées et les théories aux prêtres, hommes saints dépourvus de sens pratique. Ceux qui pensaient: des sortes d'artistes, autrement dit des rêveurs, des crève-faim, l'ultime injure.

Des solitaires montraient bien de temps en temps leur bout du nez rouge: on les mettait vite à la raison en les créant fonctionnaires de Québec ou d'Ottawa.

Le nationalisme des premières années ouvrit quelques portes, la poussière vous aveugla, vous n'en finissiez plus d'enlever les toiles d'araignées. Étions-nous prêts ?

Est-ce le chômage, les nombreux voyages d'Europe, les conférenciers plus nombreux encore, l'influence américaine moins matérielle ? depuis deux ou trois lustres, nous avons changé beaucoup. Il se voit même des petits jeunes gens qui songent à écrire pour vrai, à croire pour vrai. Une sorte de Révolution. Être avocat, notaire, docteur, et puis ensuite un membre

à Ottawa, à Québec, n'est plus l'ambition unique. Un député paraît même souvent un décrochez-moi-ça d'un temps révolu, l'avocat, un beau parleur qui parle très mal, le notaire (je demande pardon à mes anciens collègues et à mes pères) un homme d'affaires qui n'en est pas un, un financier pour vieille fille. Et ainsi de suite.

* * *

Je ferais de la peine à mes amis de la Nation, à ceux de la Province, aux essayistes de la Relève si je leur disais que leur journal, leur cahier, est fils du défunt Nigog. Les Nigogistes: parmi les premiers qui osèrent ne pas recevoir les idées reçues. Si vous le voulez, disons que le Nigog est à ces jeunes publications ce que fut le communisme de Georges Sorel au facisme de Benito Mussolini. Un lieu commun: le fils prouve sa filiation en s'opposant au père. Si je vous engueule, c'est que vous me passionnez. Le Nigog se mêlait surtout d'art pur, vous savez que l'art mène à tout, tremplin commode à ceux qui veulent sauter à tout prix.

Lorsque j'ai lu les premiers numéros de la Nation, je n'en croyais pas mes yeux. Dans un pays où le faux-fuyant règne, où la réserve voile les moindres affirmations, au pays du mais, du puis-je dire, du m'est-t-il permis de... c'était là un journal inattendu. Nous sommes habitués à dire: il fait beau, en quelque sorte... Lorsque nous pensons de tel individu qu'il est un crétin, nous affirmons sans vergogne qu'il ne manque pas de talent. Nous avons peur des mots comme le cheval de Mamzelle Elodie a peur de l'é-

talon. La Nation n'avait pas peur des mots, elle n'a pas peur des mots. Ces gamins lancent des cailloux sur la sacro-sainte Confédération. Pour s'amuser ils sonnent à la porte de l'Angleterre et avant que la Vieille vienne ouvrir, ils sont déjà loin, parfois à la ruelle voisine d'où ils lui font des pieds-de-nez. Ils jettent des pelures de bananes sur le passage de lord Tweedsmuir, qui songeait au dernier Detective Story de John Buchan.

Je badine et j'ai tort: le séparatisme est un mouvement plus sérieux que ça. Sous une forme violente, paradoxale parfois, caricaturale à dessein, les militaires de la Nation disent ce que beaucoup de leurs aînés pensaient portes closes: ils ont regardé par le trou de la serrure: par le trou de la serrure, ce calme M. Montpetit, (trop intelligent pour gueuler en toge et du haut de la chaire, ce serait de mauvais goût, il ne l'a pas mauvais), par le trou de la serrure, même M. Montpetit vous semble souvent révolutionnaire. Je nomme M. Montpetit parce qu'il est le seul prudent qui compte, que sa prudence n'est pas lâcheté. Donc par le trou de la serrure on voit bien des choses: mais pourquoi ne pas ouvrir porte et volets? Nous verrions les assis s'animer, nous entendrions parler les muets.

Pas d'assis à la Nation, pas de muets. Dans une ville contaminée par le snobisme anglais depuis cent-cinquante ans, la Nation rit d'abord des conquérants, les menace aussi. Les conquérants auraient peut-être peur si leur intelligence engourdie pouvait comprendre que cette violence, ces sarcasmes défendent un sérieux véritable. Ils ont pris une

poignée de terre, ils ont dit: c'est à nous, elle ne ressemble à nulle autre.

Prenez-y garde, ces jeunes gens sur les remparts insultent à l'ennemi; à l'arrière, ils tracent peut-être des tranchées; en tous cas ces arpenteurs délimitent notre domaine. Quand le seigneur viendra chercher sa dîme, on lui demandera peut-être le loyer de son manoir. On l'évincera peut-être.

Ce qui me plaît à la Nation c'est que les hommes d'action ne méprisent pas la théorie, que les théoriciens ne dédaignent pas l'action. Nous avons vu beaucoup de régiments séparatistes depuis trente-sept: pour se séparer le gâteau dirait l'autre. Une philosophie de husting ne saurait être que la philosophie de feu D.-A. Lafortune, de Méderic Martin qui connaît mieux le cigare Peg Top que le marxisme ou le corporatisme de Salazar.

C'est chose inouïe au Québec que cette primauté de l'intelligence. Enfin l'on sait où l'on va.

Je m'entends. Les nationalistes de 1910 parlaient beaucoup, leurs coadjuteurs écrivaient beaucoup: on chercherait en vain dans leurs discours, leurs articles, une doctrine sur ses pattes, debout... Moins le père que le parrain de quelque chose. Les Feuillants de nos Jacobins. Trop soumis à l'étiquette, à la politesse. Des soldats d'avant-guerre, avec shakos et buffletteries. A la Nation, on retrousse ses manches pour travailler. L'abstrait sent la sueur.

Qu'ils aient raison, c'est une autre affaire. On a toujours raison de vivre: ils vivent.

* * *

La Relève paraît d'abord plus sage que la Nation. Moins mal élevée. Ces jeunes essayistes ont encore des loisirs. Le souci de l'art, musique, peinture, théâtre. La galerie Scott a plus d'importance que Bessborough et sa Dame; Arthur Rimbaud les intéresse plus que le bébé de la Comtesse.

Savez-vous ce qui me frappe le plus chez ces jeunes de la Relève? J'avoue d'abord, on s'en est aperçu, que je suis foncièrement léger, incurablement frivole. Ce qui me frappe, c'est qu'ils continuent, c'est qu'ils achèvent le travail du Nigog. Seulement ils ne cassent pas les assiettes, ils ne crachent pas sur le tapis. Ils boivent du vin comme tout le monde, ils ne se dôpent pas. Ce n'est pas les écrivains, les amis du Nigog que je vise, c'est leurs petits amis. A la Relève on n'est plus vieux jeu, parce qu'il est impossible de rester vieux jeu aux années 30. Les Bordeaux, les Georges Delfosse et les opéras à roulades ont rejoint les vieilles lunes, ces vieilles lunes sont même devenues sympathiques: au Nigog on en voulait à Fréchette parce qu'on avait fréchettisé soi-même, à la Relève, tout ce que l'on sait de Fréchette, c'est qu'il portait la barbe, et que sa fille rima des vers ridicules.

Je tourne autour des murs, je n'ai pas pénétré dans la chapelle. C'est la chapelle qui est intéressante. Enfin, au pays de Québec un catholicisme intellectuel qui ne sent pas le renfermé. On ne nourrit pas sa religion d'une diète recommandable aux vieilles filles gastralgiques. Un catholicisme qui ne porte pas des jupes longues quand c'est la mode des courtes, qui ne cache

pas un cou osseux sous un col à baleines dévotes. Les fiancées de la Relève peuvent fumer la cigarette, mettre du rouge aux lèvres sans encourir l'excommunication des dames de Sainte-Anne.

La politique, l'économie de la Relève, sans brandir un drapeau railleur comme la Nation, ne ressemblent en rien à la politique, à l'économie de tradition en Laurentie, naguère maison de retraite pour les vieillards rhumatisants d'un libéralisme désuet, d'un conservatisme suranné. A la Relève l'on sait qu'Ambroise Thomas a fait son temps, que le peintre Couture n'avait pas de talent, que Bazin était surtout un bon vieux: l'on n'ignore pas non plus qu'on ne gouverne pas en lisant les discours de sir Wilfrid et de sir Adolphe Chapleau. On a pensé après les hommes qui ne pensaient pas.

* * *

Je pourrais accumuler les exemples, je pourrais du moins en donner quelques-uns, en offrir d'autres. Ceux-là suffisent à mon propos, ceux de la Nation et de la Relève. Ce journal, ce cahier, ces mouvements, ces idéologies, ces critiques, ces théories ont de commun qu'ils s'affirment comme si rien avant eux n'avait existé. Façon de parler. Je veux dire qu'ils méprisent souverainement, la première en ricanant, la seconde avec discrétion, ce qui nous a précédé. Les vieilles momies au musée! Du neuf!

Le conformisme a failli nous tuer. Une opposition en gants blancs sera toujours faible. Avec

de la politesse vous donnez vie à des adversaires qui n'existaient peut-être pas. Vous faites donc le jeu de l'adversaire.

Deux façons d'être impoli: vitupérer, l'ennemi prend ses jambes, l'on ne le voit plus; ignorer, dédaigner: l'ennemi honteux ne se montrera pas. La première tactique, celle de la Nation; la deuxième, celle de la Relève.

Deux écoles: écoles de chez nous toutes deux dans un pays où naguère encore on n'avait que les écoles de l'Etranger.

Deviendrions-nous majeurs ?

Berthelot BRUNET .

"Ce que l'on demande aux Canadiens français, déclarait M. Antonio Perrault à la Semaine Sociale de Saint-Hyacinthe, c'est de s'entendre sur quelques principes essentiels, mettre un terme à leurs dissensions, à leurs désunions affichées quotidiennement sous les yeux de gens qui trouvent dans ces discordes raison nouvelle de faire échec à nos aspirations. Pour atteindre à cette dignité, sachons, enfin, nous élever au-dessus des personnes, jusqu'à la région des idées".

Nous croyons fort opportune cette dénonciation à un moment où la polémique semble passer chez nous à l'état de système. Il ne faudrait prendre au sérieux ni nos épithètes ni nos mouvements d'humeur contre les personnes. On ne fait pas une œuvre avec des diatribes sonores, ni une nation avec des querelles de clocher!

Notes bibliographiques

Nos archives

Le seizième rapport annuel de l'Archiviste de la Province de Québec, pour 1935-1936, se compose de trois pièces; le premier recensement de la Nouvelle-France, en 1666; une tranche importante de la correspondance de Mgr Panet, préparée par l'abbé Ivanhoë Caron, assistant-archiviste; le commencement de la publication des lettres et mémoires de l'abbé de l'Isles-Dieu, grand-vicaire de l'évêché de Québec, à Paris. Nous voulons mentionner particulièrement l'intérêt du premier document.

A son arrivée dans la colonie, en 1665, l'intendant Talon voulut connaître le chiffre de la population; le dénombrement s'est fait en février et mars 1666. Il révéla une population de 3215 personnes, dont 2304 de sexe masculin et 1181 de sexe féminin. Le nombre des ménages était alors de 258. La capitale avait une population de 547 âmes; la région de Montréal, de 625; celle des Trois-Rivières, de 455. Thomas Chapais a classifié les professions suivantes, en 1666; 3 notaires, 5 chirurgiens, 4 huissiers, 36 charpentiers, 11 boulangers, 7 bouchers, 20 cordonniers, 3 serruriers, 18 marchands, 16 bourgeois, 401 "engagés". Il y avait, paraît-il, un imprimeur établi à l'île d'Orléans qui avait, évidemment, troqué la ligne agate pour le sillon. Le clergé se composait d'un évêque, 18 prêtres et ecclésiastiques, et 35 Jésuites. On comptait aussi 19 Ursulines, 23 Hospitalières, et 4 Soeurs de la Congrégation.

Telle est la cellule initiale de notre race. Elle s'est multipliée en nombre et les apports ultérieurs, en conservant la qualité excellente des premières recrues, a formé sous le régime français la race fière et conquérante dont nous nous réclamons. A l'aide de la généalogie, plus d'un d'entre nous peut se réclamer de ces pionniers. Argonautes de la Nouvelle-France, conquérants d'un continent, planteurs de croix, semeurs de civilisation française, propagateurs de foi ca-

tholique, voilà assez de titres de noblesse pour nous convaincre que dans nos ambitions de rénovation nationale nous ne faisons pas de rêves sans provisions.

Instruments de travail

Tels sont les deux livres sur les querelles de langage, dirait André Thérive: *L'expression juste en traduction*, par Pierre Daviault et *Vocabulaire français*, par Léon Gérin.¹ Ces deux ouvrages mettent à la portée de tous l'expérience de deux traducteurs d'Ottawa. La disposition est presque la même pour ces volumes, encore que celui de Pierre Daviault s'en tienne moins que l'autre aux termes et expressions techniques. Tous deux rendront d'énormes services à ceux que leur travail oblige à traduire ou à écrire en l'une et l'autre langue. Cette obligation de vivre à la frontière de deux langues et de deux pensées est le sort des bilingues. Ce lot est le nôtre et voilà pourquoi ces deux livres techniques devraient se trouver sur la table de travail des journalistes et des professeurs.

Excellents comme instruments de travail, ces ouvrages et ces lexiques sont donc opportuns. Mais ils ne seront toujours que des palliatifs. Ils contribueront à donner à nos textes une approximation de bon aloi. Service de surface, en somme, puisque nos lois et nos documents publics, même quand ils sont des textes soi-disant français, sont ordinairement écrits en charabia. Il faudrait souhaiter que notre législature provinciale soit pourvue d'un service de traducteurs, surtout si l'on s'avise un jour de clarifier un peu nos fameux statuts québécois. Nos lois étant d'abord conçues et libellées au petit bonheur, les avocats, les juristes et les juges qui les interprètent subissent la contagion d'une langue française hybride, dont le pourvoyeur prolifique est le seul parlement français d'Amérique.

Jean TIBLEMONT

¹ Éditions A.C.F. Montréal, 1937.

"Histoires du Canada"¹

Les renchéris croiront peut-être à du Ladébauche (moi, je ne dédaigne mie Ladébauche), les becs pincés songeront à défunt Timothée: à mon sens, Jean Narrache, c'est tout simplement notre Jehan Rictus, soit qu'il nous donne, toujours aux éditions de l'Action Canadienne-Française, QUAND J'PARLE TOUT SEUL, soit qu'il nous donne une histoire du Canada à sa façon.

"Qui aime bien châtie bien", disait le dicton écolier. Jean Narrache ne châtie pas tant que cela, mais il nargue toujours un peu, en tous cas il fait le pied de nez à la grande histoire, la sacro-grande-histoire, qui a souvent besoin qu'on lui fasse des nasardes.

Cette familiarité me plaît, me ravit. Si j'avais à citer le morceau caractéristique du recueil, ce sont les pages qui nous montrent l'auteur donnant familièrement le bras à M. de Maisonneuve, encore tout engourdi, mais descendu de son socle solennel.

J'aime cette aisance, qui nous ouvre à deux vantaux les appartements de l'histoire, et qui nous fait assister au petit déjeuner des grands hommes.

C'est que j'aime la *petite histoire*? Peut-être. Mais ne le dites pas trop vite. Fustel a toujours fait mes délices, j'ai gardé le goût de Bossuet, et Taine ne m'a jamais effrayé.

Seulement, il faut bien rire de temps en temps. Et pourquoi pas? Pourquoi pas? Pourquoi pas, je vous le demande? D'autant que la simplicité, vertu rare, se doit préférer à tout.

Jean Narrache est tellement simple qu'à certains moments, lisant M. Chapais, ou feu M. Dionne, ou encore feu M. l'abbé Ferland, il s'est avisé de mettre du Cami dans l'histoire du Canada.

¹ *Histoires du Canada*, par Jean Narrache, aux éditions de l'Action Canadienne-Française, Montréal 1937.

Une collaboration de Garneau et de Cami, vous jugez cela, et vous estimez cela savoureux. Moi de même.

Et puis Jean Narrache nous donne le goût de l'héroïsme, en dépit qu'il en ait.

Ce grand type efflanqué me ravit décidément.

Berthelot BRUNET

Ce qui meurt et ce qui naît¹

A tous ceux qu'angoisse l'opprobre du monde capitaliste avili par l'argent, dégradé par la misère, et à ceux que ne peuvent satisfaire les "solutions" données par certains pays — où, à vrai dire, le capitalisme n'est pas mort, mais où, rongé par sa propre pourriture, il s'est durci en des formes artificielles et tyranniques — le dernier essai de Daniel-Rops apporte une réponse neuve et humainement acceptable. Non pas que tout soit nouveau dans cet ouvrage: on a pu dire à juste titre qu'il apparaît comme un livre-charnière dans l'œuvre de son auteur. De fait, plusieurs thèmes y sont repris qui ne sont pas inconnus aux lecteurs de "Notre inquiétude", du "Monde sans âme" et des "Eléments de notre destin"; d'autres y sont esquissés, que nous aimerons voir se développer dans des livres à venir.

Je passe plusieurs aperçus intéressants, en particulier un chapitre très suggestif sur l'"humanisme éternel" — où, derrière des phrases d'un style pur et dépouillé, on entend la grande voix de Péguy scander en sourdine ses vers fameux: "Et le spirituel est lui-même charnel..." — pour m'en tenir à ceci, qui me semble être le leitmotiv de ce livre: "*Ce qui meurt, c'est l'homme ancien en chacun de nous; ce qui naît, naît d'abord en nous*" (p. 43). Voilà ce qui constitue, à mon sens, la véritable exigence révolutionnaire. Arracher, en nous d'abord, les racines qu'y plonge le "Mal universel humain", et pour cela, tailler dans la chair vive, creuser là

¹ "CE QUI MEURT ET CE QUI NAÎT", le premier cahier de la collection PRÉSENCES, que Daniel-Rops dirige lui-même chez Plon, Paris 1937.

où s'enfoncent les derniers prolongements de nos complicités : dans les tissus mêmes de notre coeur. Puis, faire naître, en cette terre purifiée, les éléments d'un monde où l'homme pourra vivre son destin de *personne* responsable et libre.

"Pour ceux qui veulent vivre", lit-on sur la bande du volume *Ceux-là seuls*, en effet, pourront entendre cet appel à l'affrontement de conflits nouveaux et à l'accomplissement héroïque de leur destin, qui se seront rendus à l'exigence fondamentale de vivre et de "vivre difficilement".

Guy FRÉGAULT

L'Église au secours de la société¹

Que l'Église soit la dispensatrice des grâces divines, qu'elle conduise les hommes à leur destinée éternelle, aucun catholique ne l'ignore, mais ce que plusieurs d'entre eux ne savent pas et même contestent c'est que dans les choses économiques, politiques, sociales elle ait un rôle important à jouer, elle puisse venir "au secours de la société".

Aussi est-ce faire œuvre utile, surtout à notre époque troublée, que de mettre en relief ce rôle de l'Église : en établir les raisons, en montrer la portée exacte, en tirer des applications pratiques pour nous au Canada.

Oeuvre de théologien et de sociologue. L'abbé Charles-Omer Garant, professeur au Grand Séminaire de Québec et aumônier des associations de patrons, était bien qualifié pour accomplir ce travail difficile. Ceux qui l'ont entendu à la radio peuvent en témoigner. Qu'on ouvre son livre où il aborde les grands problèmes de l'heure : question ouvrière, vie économique, corporatisme, nationalisme, réforme des mœurs, sur toutes ces questions le docte conférencier projette les lumières de l'Église. Il instruit, il redresse, il élève.

Pierre HOMIER

¹ Un volume de 128 pages, *L'Action Catholique*, Québec 1937

En deux mots

Des circonstances incontrôlables nous forcent à ajourner à octobre la publication du prochain article de notre enquête sur *une Politique nationale*. Nous nous en excusons auprès de nos lecteurs.

●

A propos de l'intervention fédérale en Alberta

Dans un excellent article à *La Nation* (19/8/37), M. Paul Bouchard souligne "l'iniquité du gouvernement fédéral qui se permet de désavouer une loi qui lèse les intérêts d'une poignée de millionnaires mais n'a jamais su bouger pour prohiber les lois scolaires antifrançaises mises en vigueur dans toutes les provinces anglophones de la Confédération". Quand les politiciens fédéraux s'apercevront-ils qu'ils furent historiquement et qu'ils continuent de se montrer les pires adversaires du régime confédératif ? A quand la *Confédération pour vrai* ?...

●

Parmi les quatre sujets d'études proposés par Son Éminence le cardinal Villeneuve au conseil diocésain de Québec et acceptés par celui-ci, figure l'éducation nationale. C'est ce qu'annonce l'*Action Catholique* du 14 août.

D'autres régions voudront sans doute suivre cet excellent exemple.

●

NOTES DE GÉRANCE

Tout ce qui regarde l'administration doit être adressé à 3516, avenue Delorimier. L'abonné qui signale un changement d'adresse est prié d'indiquer son ancienne adresse.

Quelques lecteurs se plaignent du fait qu'ils n'ont point reçu *L'Action nationale* depuis juin dernier. Nous leur rappelons que la revue ne paraît ni en juillet ni en août.

LES LIVRES de nos DIRECTEURS

RAPPEL

“Notre maître, le passé”

Deuxième série

Par l'abbé Lionel GROULX

310 pages — \$1.00



“L'Enseignement de la Philosophie”

TOME I: Au Canada français

Par Hermas BASTIEN

240 pages — \$1.00



EN VENTE AU

Secrétariat de l'Action Nationale

3472, rue Hutchison, Montréal



Nous annoncerons le mois prochain de
nouveaux livres des mêmes auteurs.

D.-C. BROUSSEAU & CIE, Limitée EPICIERS EN GROS

Ismaël Lefebvre, Prop.

Importateurs de thé, produits alimentaires, etc.

405, rue St-Dizier, Montréal — Tél. HARbour 5225-5226-5227



LA BANQUE D'ÉPARGNE

DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL

FONDÉE EN 1846

COFFRETS DE SÛRETÉ A TOUS NOS BUREAUX

SUCCURSALES DANS TOUTES LES PARTIES DE LA VILLE

5528

"Inferiority Complex"

● Le point faible du Canada français, c'est les affaires: il y a bien quelques exceptions mais nous n'avons pratiquement aucune firme à renommée nationale **a mari usque ad mare.**

● Moins d'**inferiority complex** et plus d'audace basée sur une meilleure connaissance des méthodes modernes de vente, nous aideraient à reconquérir d'abord notre propre marché, puis notre juste part du marché national canadien.

● Comment savons-nous qu'un nom canadien-français ne serait pas aussi populaire que tout autre? Nous n'avons jamais dépensé l'argent nécessaire pour l'apprendre.

VICTOR-C. SOUCISSE & CIE

Techniciens de la vente par l'annonce
Agence publicitaire

HOTEL WINDSOR

—

MONTREAL

Ecole Polytechnique de Montréal

Fondée en 1873

TRAVAUX PUBLICS

INDUSTRIE

TOUTES LES BRANCHES DU GENIE

PRINCIPAUX COURS:

Mathématiques	Physique
Chimie	Descriptive
Dessin	Mécanique
Electricité	Hydraulique
Minéralogie	Géologie
Arpentage	Géodésie
Mines	Métallurgie
Machines thermiques	Voirie
Constructions civiles	Ponts
Génie sanitaire	Chimie industrielle
Résistance des Matériaux.	

Laboratoires de Recherches et d'Essais

1430, rue Saint-Denis,

MONTREAL

Téléphones :

Administration

Lancaster 9207

Laboratoire provincial des Mines

Lancaster 7880

PROSPECTUS SUR DEMANDE

LE SYSTÈME BUDGÉTAIRE DUPUIS

vous permet d'acheter tout ce qu'il
vous faut au moyen de timbres de
crédit. Vous ne payez que 20%
comptant et le solde en quatre ver-
sements mensuels.

Renseignements au 6e étage.

Dupuis Frères
LIMITÉE

MONTREAL

ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC

185, Boulevard Langelier, Québec

Fondée en 1910

Téléphone: 2-6864

COURS DU JOUR — COURS DU SOIR

Enseignement théorique — Entraînement manuel

"L'instruction n'est pas un outil qu'on peut vous reprendre. On l'emporte avec soi, richesse permanente. L'instruction professionnelle transforme les travailleurs, elle en fait d'autres hommes. Il n'est personne qui, à mesure qu'il apprend, ne sente en soi cette évolution profonde, cet enrichissement. Accroissement de pouvoir, mais aussi accroissement de dignité. On tient, avec l'instruction, le moyen de s'élever dans l'échelle économique et sociale, de participer à l'organisation, au commandement. On tient aussi, on tient surtout le moyen de **GAGNER EN VALEUR HUMAINE**".—Edmond Labbé, Directeur Général Honoraire de l'Enseignement Technique de France.

Notre outillage moderne et nos machines-outils perfectionnées font que nos ateliers présentent l'aspect de véritables établissements industriels.

PROSPECTUS SUR DEMANDE.

Philippe Méthé, I.C., Directeur.

SOLIDARITÉ

Pratiquons l'économie, qui consiste à tirer le meilleur parti de toutes choses. Déposons nos épargnes dans une grande institution de crédit, qui prête une large part de ses ressources à l'agriculture, au commerce et à l'industrie. Ainsi, nous ferons d'une pierre deux coups: notre capital d'épargne sera en sûreté et nous rapportera des intérêts, et il alimentera l'activité économique dont tout le monde profite.

BANQUE CANADIENNE NATIONALE

550 bureaux au Canada

**Les
quelques
sous**



**que
vous dépensez
chaque jour
en bagatelles**

consacrés à l'achat
d'une police dans
LA SAUVEGARDE,
suffiraient à protéger
les vôtres en cas de
malheur ou à vous
assurer la vieillesse
heureuse et indépen-
dante du rentier.

Consultez
notre
représentant



La Sauvegarde

**assurances
sur la vie**

